[Beauchamp]

LES

AMOURS

D'ISMENE

ET

D'ISMENIAS.

LES AMOURS D'ISMENE ET D'ISMENIAS.

Seymour Davies Major & Ad: B. M: General 1799.

LES AMOURS D'ISMENE ET D'ISMENIAS.

par M. De Beauchamps



A LA HAYE.

M. DCC. LVI.

A
MADAME
L. C. D. F. B.

MADAME,

Vous ſerez obéie. Je vais me mettre à l'ouvrage; j'y ſuis. Ce n'eſt pas peu pour un homme dont vous connoiſſez la pareſſe: je la croyois à l'épreuve, & ſans des ordres auſſi abſolus que les votres,

je ne me ſerois pas trompé. Tenez-moi quelque compte du ſacrifice que je vous fais, il ne me reſtoit à vous faire que celui-là. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous ne m'avez point aſſujéti à la ſeche exactitude d'une traduction litterale : j'uſe de la liberté que vous m'avez donnée ; je change, j'ajoute, je retranche : j'évite des fautes ; j'en fais de nouvelles : vous gagnerez d'un côté, vous perdrez de l'autre. Les Sçavans s'en ſcandaliſeront : ils ne manqueront pas, ſi par hazard ils ſe donnent la peine de me lire, de me faire un crime de leze-antiquité de ne point trouver dans mes Amours d'Iſmene & d'Iſmenias celles d'Euſthathe. Je ſerois plus circonſpect, ſi j'écrivois pour être imprimé ; car enfin je n'ignore pas qu'il faut ménager tout le monde : mais, MADAME,

je n'écris que pour vous, & peu vous importe des idées & des expressions Grecques, pourvu que vous ne trouviez les miennes ni bizarres, ni forcées. Je n'en suis guéres plus à mon aise; il faut vous amuser & vous plaire, deux choses peu faciles; je n'entreprens ni l'une ni l'autre. Je vous l'ai déja dit, je ne fais qu'obéir. Un Auteur ne peut s'abstenir d'une Préface: celle-ci sera courte; elle est finie. Songez au reste que c'est Ismenias* qui va parler, dès que je vous aurai assurée que je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur **** de Beauchamps

* Mad. Dacier

AVIS AU RELIEUR.

Le Cartouche au Frontiſpice.

Planche 1.	Page 1.
Planche 2.	Page 67.
Planche 4.	Page 71.
Planche 3.	Page 107.
Planche 5.	Page 40.

LES

P.1.



LES AMOURS D'ISMENE ET D'ISMENIAS.

LA ville d'Eurycome est située dans un pays charmant. La mer l'environne d'un côté ; de l'autre, d'agréables prairies, arrosées de rivieres, plantées d'arbres, offrent aux regards tout ce que la nature a d'aimable dans sa simplicité. A l'abri des vents, les vaisseaux y trouvent en tout tems un port vaste & commode : attirées par la fidélité du commerce, les Nations y abordent en foule. Les mœurs de ses habitans sont douces ; ils sont l'exemple & le modéle de la Grece. Plus religieux

que les Athéniens mêmes, leur piété les rend célébres & respectables. Le culte des Autels, le soin des sacrifices, le choix des offrandes qu'ils destinent aux Dieux; voilà, pour ainsi dire, leur unique occupation. Ce sont eux qui prescrivent les jours sacrés : leurs cérémonies sont éclatantes & majestueuses. Jupiter les protége; tous les Dieux les chérissent. Par une ancienne coutume, ou plûtôt par une loi inviolable, ils assemblent tous les ans dans le Temple de Jupiter les jeunes garçons de leur ville, qui n'ont point encore aimé; on en choisit au sort parmi eux, pour aller annoncer le jour de sa fête aux villes voisines. Il faut que, maîtres de leurs cœurs, ils reviennent indifférens comme ils sont partis. Si quelqu'un manque à ce devoir essentiel de son emploi, un châtiment sévere attend le prévaricateur à son retour. Je fus du nombre, & destiné pour Aulycome, ville célébre de la Grece. Au sortir du Temple, couronné de laurier, revêtu des habits de mon ministére, le peuple me reçoit au bruit des trompettes, & mêle à ses acclamations

les vœux les plus tendres, les plus empressés. L'un me fécilite sur le choix du sort; ce sont les Dieux, dit-il, qui l'ont conduit. L'autre, les larmes aux yeux de ce qu'il n'est pas tombé sur son fils, ne laisse pas de m'embrasser étroitement. Celui-ci, sans intérêt pour lui-même, me souhaite, m'augure un voyage heureux: celui-là, dans la vivacité de son zèle, se livre, pour me faire honneur, à tout ce que ce zèle lui suggére. La foule croît; je suis comme au milieu d'un fleuve agité par les vents. La joye est universelle; un même esprit, un même cœur en exprime les transports.

Je passe les évenemens de mon voyage. J'arrive à Aulycome. J'y suis reçu, non comme un Envoyé des Dieux, mais comme un Dieu même. Une multitude de peuple m'environne: la curiosité l'emporte sur le respect; j'en suis accablé. Les ruës sont parsemées de mirthes; l'air exhale l'odeur délicieuse des parfums les plus exquis. Les filles & les garçons, couronnés de roses, parés des fleurs les plus brillantes, ne cédent, qu'à peine la place aux citoyens les plus illus-

tres, qui s'empressent autour de moi. Tel Socrate étoit au milieu de ses Disciples. Qui de nous, disoient-ils, aura le bonheur de le recevoir chez lui ? A qui donnera-t-il la préférence ? Je fus l'objet des vœux de tous, pour moi-même, j'ose le dire ; & l'Ambassadeur parut dans ce moment ne rien devoir à la majesté de son ambassade. Dangereux honneurs, que de larmes, que d'amertume vous ont suivis !

Sosthene l'emporta sur ses concurrens. Je monte sur son char : j'entre dans un Palais superbe, dont je me trouve le maître ; j'en parcours les appartemens. Je passe dans le Jardin, vrai séjour de délices & de prodiges. Les fruits y disputent d'éclat avec les fleurs ; la pourpre des violettes céde à celle des raisins : la vigne surchargée de son poids, confond les unes avec les autres ; l'œil s'y trompe. Ici les mirthes s'entrelaçant aux cyprès, forment un asile impénétrable au Soleil. Là je vois des roses qu'un bouton naissant renferme encore ; j'en vois qui s'épanouissent : le Zéphir folâtre voltige autour d'elles ; ses soupirs sem-

blent les embellir. Plus loin les hyacinthes, les lys & les amaranthes imitent le mélange & la vivacité des couleurs, dont se pare la Messagére des Dieux, lorsqu'elle vient nous apprendre leurs volontés. Là se trouve en abondance tout ce que peuvent produire l'industrie, & le travail assidu d'un Jardinier attentif à plaire à son maître. La nature complaisante y concilie toutes les saisons. Flore & Pomone y sont dans tous leurs charmes, dans toute leur gloire.

L'œil étonné parmi tant de prodiges,
Craint du sommeil les effets séducteurs.
Sont-ils réels ces objets si flateurs?
Ne sont-ce point d'agréables préstiges?

Surpris, enchanté, je crois être dans les jardins d'Alcinoüs; & tout ce que les Poëtes ont dit de l'Elisée, ne me paroît plus un ouvrage de leur imagination. Insensiblement je me trouve auprès d'une fontaine: il me fut aisé de l'admirer; il ne me le sera pas de la décrire.

D'une grotte rustique, où l'art n'a osé rien prêter à la nature, sort une eau transparente, dont le cristal liquide se

précipite dans un canal revêtu de pierres ſimples ; & fuyant à travers un gazon fleuri dans un autre plus ſpacieux, va groſſir une riviere, qui s'étendant de droite & de gauche à perte de vûe, termine ce réduit charmant. Le ſommet de la grotte eſt ombragé d'arbuſtes toujours verds ; jamais aucun mortel n'y a porté ſa main profane. L'un & l'autre canal eſt bordé d'arbres épais, dont les feuilles réunies entretiennent une fraicheur éternelle. La douce rêverie, le ſommeil plus doux encore habitent dans cette retraite. Un vieillard vénérable, le Neſtor de ſon ſiécle, l'air ſerein, l'œil encore plein de feu, y méditoit ſur le néant des choſes humaines, ſur la grandeur des Dieux. Saiſi de reſpect à ſa vûe, je m'arrête de peur de l'interrompre. J'adore la Divinité de ce paiſible ſéjour. Belle Naïade, lui diſois-je, puiſſe votre eau toujours pure, toujours délicieuſe, faire le plaiſir de ceux qui viendront la voir, & s'y déſaltérer. Puiſſai-je moi-même apprendre auprès de vous, que la plus brillante jeuneſſe s'écoule comme votre onde.

Sosthene m'avertit qu'il étoit tems de quitter mes habits de cérémonie, & d'aller nous mettre à table; je le suivis à regret. Panthia sa femme, Ismene sa fille, vinrent au devant de moi. Après nous être rendu les devoirs qu'exige l'hospitalité, nous entrâmes dans la salle du festin; il étoit digne de la magnificence du maître. On me força de prendre la premiére place; à la seconde étoit Cratisthene qui m'avoit accompagné, Cratisthene, le plus cher de mes amis, ou plûtôt un autre Ismenias. Ensuite étoient un Prêtre de Jupiter, Sosthene & Panthia. Pour Ismene, elle étoit debout; son pere l'avoit chargée de verser le vin: telle Hébé dans le Ciel verse le nectar aux Dieux. D'abord la conversation fut sérieuse: mes Hôtes me louerent, me flaterent; je me défendois modestement: mais j'avois l'air contraint. Sosthene s'en apperçut; il eut pitié de mon embarras: on changea de discours; l'innocente gayeté s'empara de nos esprits. Ismene, une coupe d'or à la main, s'approche de moi, me la présente; je rougis, je baisse les yeux,

je n'ose la prendre. Ismenias, me dit Softhene, c'est à vous à commencer. Confus de recevoir à mon âge tant de marques de distinction, j'obéis. Je bus la santé de Jupiter. Tous la burent à mon exemple.

A peine avois-je encore regardé Ismene : grave Ministre des Dieux, je n'étois occupé qu'à soutenir ma dignité. Un regard échappé de mes yeux rencontra les siens : une douce surprise, mêlée d'admiration, me couvrit d'une rougeur modeste ; j'attachois ma vûe sur elle, je ne pouvois l'en arracher. Ce n'étoit pourtant qu'un simple hommage, ou plûtôt qu'un hommage involontaire que je rendois à sa beauté : mon cœur n'y avoit point de part ; il étoit encore sans mouvement. Aussi troublée que moi, Ismene me présenta du vin une seconde fois. Ma main toucha la sienne ; par un transport dont je ne fus pas maître, je la lui serrai, je reçus lentement la coupe : mais il me sembla qu'elle fut plus lente encore à me la donner. Dieux ! que devînmes-nous dans ce moment ? Je l'ignore. Comment exprimer

ce qu'on ne connoit pas ? Nous fûmes remarqués. Panthia jetta sur elle un regard sévere ; elle en trembla. Par un regard plus sévere encore, Sosthene acheva de la déconcerter. J'étois si hors de moi, que je ne m'en appercevois pas. Cratisthene me poussa ; tout d'un coup, tel qu'un homme qui s'éveille au bord d'un précipice, je sentis mon imprudence : mais je n'eus pas la force de m'en repentir. On fut quelque tems sans parler. Cratisthene craignoit pour moi ; je craignois pour Ismene ; elle craignoit pour elle-même. Enfin Sosthene revenu de son agitation, s'adresse à moi : Ismenias, me dit-il, pourquoi dans un jour consacré à la joie, nous laissons-nous aller à la tristesse ? Est-ce ainsi que nous honorons Jupiter ? Est-ce ainsi que nous nous disposons à célébrer sa fête ? Montrez-nous que vous êtes sensible au plaisir que vous nous faites. A ces paroles le trouble se dissipe : je vois la sérénité renaître sur le visage d'Ismene ; je reprens la mienne. Elle me donne encore la coupe à diverses reprises ; je parois la recevoir sans empressement ; & je la rends avec la circonspection d'un

homme qui commence à réfléchir, d'un homme qui ſoupçonne qu'on l'examine. Après quelques diſcours enjoués, je prens une lyre; je chante la gloire du Souverain des Dieux, la naiſſance de Minerve, la défaite des Titans, Lycaon puni, Philemon récompenſé. Je le repréſente aſſis ſur ſon Trône au milieu des Immortels, faiſant trembler d'un clin-d'œil le Ciel & la terre, & de ce même clin-d'œil raffermiſſant l'Univers ébranlé.

Les applaudiſſemens m'interrompirent. Il étoit tard; on ſe leve. Conduit dans l'appartement qui m'étoit deſtiné, je vois entrer Iſmene; trois Eſclaves la ſuivent: leur beauté ne céde qu'à celle de leur maîtreſſe. L'une porte ſur la tête un vaſe d'or plein d'eau de ſenteur; l'autre, un grand baſſin de même métal ciſelé par le divin Alcimedon, ſur lequel ſont étendus des linges pliés avec art: la troiſiéme porte dans un vaſe d'albâtre des parfums les plus précieux de l'Arabie. Je fus obligé de permettre qu'on me rendît un honneur dû à mon emploi; elles me laverent les pieds. La Religion juſtifie ce qu'elle ordonne; Iſ-

mene elle-même, Ismene les essuya. Que les Dieux ne s'en offensent pas; dans ce moment je crus être Apollon dans le bain au milieu des Heures. Cette cérémonie achevée, Ismene me dit avec un sourire enchanteur: Envoyé de Jupiter, puisse ce Dieu bienfaisant vous procurer une nuit tranquille. Je voulus lui répondre; elle étoit sortie. Je me mets au lit: bientôt Morphée répand ses pavots sur mes paupieres appesanties; un sommeil léger & paisible me retrace les aventures du jour. Je les vois toutes par ordre se succéder les unes aux autres, ou plûtôt je ne vois qu'Ismene. Son embarras, sa rougeur, ses graces se peignent à mon imagination plus vivement qu'ils ne s'étoient peints à mes yeux; ce n'est point un songe, c'est une réalité. Je lui parle: je l'écoute avec un plaisir, avec un intérêt qui me surprend, mais qui me flatte; je m'en demande la raison, je ne la trouve point: je cesse de la chercher; & sans sçavoir précisément à quoi je me livre, je m'abandonne tout entier à des mouvemens qui me seduisent, qui m'occupent, que mon cœur adopte, qui lui deviennent na-

turels, qui lui deviennent néceſſaires.

Cependant la nuit terminoit ſa carriere ; l'Aurore diſſipant ſes ombres, annonçoit à la nature le retour du Dieu qui la vivifie. Cratiſthene entre dans ma chambre ; il m'éveille. Ami, lui dis-je, pourquoi venez-vous troubler les plus doux momens de ma vie ? Vous-même, reprit-il en ouvrant mes fenêtres, & me montrant qu'il étoit grand jour, vous-même, Iſmenias, pouvez-vous dormir encore ? La pareſſe ſied-elle à un Envoyé des Dieux ? Ils me la pardonneront, lui répondis-je avec tranſport ; ils ne nous font point un crime de leurs faveurs. Alors je lui conte tout ce qui m'étoit arrivé : je lui parle de ce qu'Iſmene a fait pour moi ; je lui en parle, ſans en connoître le prix, ſans en marquer à peine de la reconnoiſſance. Ma froideur lui parut affectée ; il m'en fit des reproches : cependant je ne lui cachois rien ; mon amitié devoit lui répondre de ma franchiſe. Surpris de me trouver ſi ſimple, il ſourit, & m'expliquant ce ſourire, Iſmene, continua-t-il, Iſmene vous aime. Bonheur im-

parfait ! Je vois que vous ne l'aimez pas. Qu'eſt-ce qu aimer, repliquai-je d'un air ingénu ? Vous le ſçaurez un jour ; peut-être ce jour n'eſt-il pas loin. Qui me l'apprendra ? Celui qui l'apprend aux hommes, aux animaux, à tout ce qui reſpire ; le plus grand des Dieux, l'Amour, leur maître & le vôtre. Et ce Dieu, qui me le fera connoître ? Votre cœur, Iſmene.

Son pere vint à propos finir un entretien qui commençoit à me gêner ; j'eus honte qu'il m'eût prévenu : ſa viſite fut courte; il emmena Cratiſthene, pour me donner le tems de m'habiller. J'appellai mes Eſclaves, & bientôt je fus en état de joindre la compagnie. Elle étoit nombreuſe : j'eus à répondre à des complimens;on trouva que je m'en acquitai avec quelque grace. Iſmene n'y étoit pas;j'aurois voulu la voir. Cependant ſon abſence me donnoit une liberté d'eſprit, que je n'aurois pas eue auprès d'elle.

Ce jour n'eut rien de fort remarquable ; les événemens en furent preſque les mêmes que ceux de la veille. Les viſites finies, nous allâmes voir la partie ſu-

périeure du Jardin, que nous n'avions point vûe. Les beautés en sont différentes. L'art n'y a travaillé que pour le plaisir des yeux.

Nous entrâmes sur une vaste Terrasse. A droite, élevés sur des pieds-d'estaux de marbre blanc, paroissent huit groupes de bronze, ouvrage de Vulcain, ou de ses éleves les plus chéris; à gauche, régne une balustrade de marbre de Paros: la vûe s'étendant sur des côteaux éloignés, se promene agréablement dans une plaine fertile. Cerès, surpassant les vœux de l'avide Laboureur, y étale tous ses trésors; les épis dorés tombent sous la faulx, la terre en est couverte: étonné de sa richesse, le maître de tant de biens en rend graces à la Déesse. Un essaim nombreux d'indigens trouvent dans ce qu'il leur abandonne de quoi soulager leur misére. Là des Esclaves brûlés par le Soleil, composent une montagne de gerbes entassées; ici les bœufs gémissent sous le poids de celles qu'ils emportent.

Pendant que je m'occupe de ce spectacle, Cratisthene considére les Statuës:

je ne leur avois donné qu'une admiration paſſagére ; ſimple alors, je n'étois touché que des objets, qui de mes yeux alloient d'eux-mêmes à mon cœur. Pour lui, qui avoit parcouru toute la Grece, qui s'étoit formé le goût parmi les merveilles d'Athénes, de Delphes & d'Ephéſe, il ne pouvoit ſe laſſer de les louer. Iſmenias, me dit-il, voyez-vous cet Hercule? Quelle force ! quelle impreſſion ! quelle vérité dans cet attitude ! L'air tranquille, la démarche aſſurée ; ſon bras ſeul pourroit ſoutenir cette énorme maſſuë dont il ſemble ſe jouer. Le Lyon, l'œil ardent, la criniére hériſſée, s'eſt acharné ſur lui : ſa gueule s'eſt remplie de ſang ; ſes griffes meurtriéres en ont fait couler de tout le corps du Heros. Fils d'Alcmene, redoublez vos efforts : vous ne ſerez fils de Jupiter qu'après votre victoire. Un coup terrible a terminé ce combat : le furieux animal, la tête écraſée, eſt tombé à vos pieds ; vous êtes vainqueur.

Voici, continua-t-il, un objet plus riant. Venus reçoit la pomme des mains de Paris. Croyez-vous, en la regar-

dant, qu'on ait pû lui disputer le prix de la beauté ? La joye brille dans ses yeux ; elle n'augmente point ses charmes : mais elle les met dans tout leur jour. Ces Amours, qui badinent avec sa ceinture, applaudissent à son triomphe ; & leurs ris malins insultent à la confusion de ses Rivales. Paris, moins flatté du bonheur qui l'attend, qu'ébloui de ce qu'il voit, semble remercier la Déesse du présent qu'il lui fait.

Quelle est celle-ci ? Son air majestueux & terrible inspire le respect & la crainte. C'est Minerve, qui punit l'orgueil d'Arachné. Ce n'est plus cette audacieuse mortelle, qui avoit osé la défier ; c'est une fille timide, l'épouvante peinte sur le visage, qui fait de vains efforts pour s'arracher à la main divine qui la terrasse. Examinez sa robe, qu'elle-même avoit brodée. Quelle élégance de dessein ! Quelle finesse de travail ! Ne diriez-vous pas qu'elle vole au gré des Zéphirs ? Je ne condamne pas la vengeance de la Déesse : mais je plains le sort de sa Rivale.

Ce Dieu s'annonce de lui-même, boiteux

teux, contrefait, les cheveux courts, la barbe épaiſſe. Il excite les Cyclopes, qui forgent la foudre ; leurs marteaux inégalement levés, ſont prêts à tomber en cadence ſur l'enclume. Que regarde-t-il avec une attention mêlée de plaiſir ? Ce ſont ces rêts induſtrieux, qui doivent envelopper Mars & Venus, & les donner en ſpectacle à l'Olimpe aſſemblé. Ils échapent aux regards ? on peut mieux les ſentir que les voir.

La Déeſſe eſt ici dans une ſituation plus douloureuſe encore. Un horrible Sanglier vient de déchirer Adonis ; Adonis, le plaiſir de ſes yeux, les délices de ſon cœur. Sanglant, défiguré, la tête panchée ſur ſes genoux, elle reçoit ſes derniers ſoupirs ; ſa douleur ne peut être, ni plus vive, ni plus vivement exprimée : ne paſſe-t-elle point en vous ? Malheureuſe Déeſſe ! Tu ne peux ni lui rendre la vie, ni mourir avec lui.

Ainſi Cratiſthene m'expliquoit ces chefs-d'œuvres de l'art ; ainſi il alloit m'expliquer les autres, lorſque ne pouvant réſiſter à ma curioſité, j'entre pré-

cipitemmment dans un fallon que je trouve devant moi. L'architecture extérieure, m'avoit frappé par ce je ne fçai quoi, que le grand imprime dans ceux qui le regardent. Les ornemens les plus rares, les plus recherchés, placés l'un pour l'autre, s'y prêtent mutuellement du relief. Quatre grandes croifées s'ouvrent fur les quatre parties du monde. Le Plafond attire les regards par un Ciel peint fi naturellement, que je crus qu'il étoit à jour. Les oifeaux volent ; l'air s'agite. Quelques nuages répandus au hazard, s'éclairent des rayons du Soleil. Il s'avance à pas de geant ; il eft au milieu de fa carriere. Quatre tableaux rempliffent l'efpace qui fe trouve entre les fenêtres. Sous le premier eft écrit dans un cartouche le nom d'Appelle, fous le fecond celui de Zeuxis, fous le troifiéme celui de Protogene. Soit que le Peintre n'eût ofé mettre le fien, foit qu'il eût voulu laiffer aux connoiffeurs le mérite de le deviner, le quatriéme cartouche étoit vuide. Je les parcours des yeux ; je les examine avec attention ; je cherche à pénétrer le fens miftérieux des

emblêmes qui en font le sujet. Immobile, enséveli dans la rèverie la plus profonde, mes idées se dévelopent, & se rebrouillent; ce que je crois voir, n'est point ce que je vois en effet. Tel un homme, dans les ténébres épaisses de la nuit, apperçoit de loin une foible lumiere, qui le guide un moment: elle s'évanoüit; l'obscurité redouble, il ne sçait plus où il est.

Sçavez-vous, me dit Cratisthene, en me tirant par le bras, sçavez-vous que tout ceci n'est point fait pour vous? Ces peintures pourroient donner atteinte à cette indifférence qui paroît vous être si chere. Je ne veux donc plus les voir, lui répondis-je, en sortant avec précipitation. J'en avois pourtant assez vû, pour ne pouvoir douter qu'elles ne fussent faites à la gloire de l'Amour. Des feux, des carquois, des fleches, des chaînes, tous ses autres attributs: des Esclaves de tout âge, de tout caractére, de toute nation, couronnés des roses, jettent des regards passionnés sur de jeunes filles négligemment parées; elles fuyent devant eux: mais elles se laiss-

ſent voir avant que de ſe cacher. O Venus, que ces dangereux objets ſont dignes de ton fils! Tout reſpire la moleſſe tout invite au plaiſir. Plus pernicieux que les gazons, les arbres rendent ſon triomphe plus ſéduiſant. Heureux Oiſeaux! il ne vous en coute rien pour vous livrer à ſes feux; le plaiſir en eſt la récompenſe: il nous en coute à nous, le repos, la raiſon; & ce plaiſir flateur, qui vous enchante, où le trouvons-nous?

Cratiſthene, qui mieux que moi-même liſoit alors dans mon cœur, me dit: Ce Dieu contre le quel vous vous défendez, ſe rit de votre réſiſtance, ou plûtôt vous ne lui en faites plus. Votre défaite eſt certaine; mais ſçavez-vous ce qui vous arrivera? Vous ſentirez ſa puiſſance, ſans éprouver ſes plaiſirs? c'eſt la punition des indociles. Il ne travaille à notre bonheur, qu'autant que nous travaillons de bonne grace à ſa gloire. Eh, repartis-je! au nom des Dieux, au nom de Jupiter, ſous les auſpices duquel nous ſommes venus ici, ceſſez un diſcours qui m'afflige. Je le

veux, reprit-il ; parlons d'autres choses. Vous ressemblez à ces malades qu'une fiévre intérieure dévore : ils palissent, ils frissonnent ; tout le monde s'apperçoit de leur état : eux seuls croyent affoiblir, dissiper le mal, en se le dissimulant. Je ne voulus pas me reconnoître à ce portrait ; cependant il étoit d'après nature.

Nous changeâmes d'entretien ; ce que nous venions de voir, nous en fournit une ample matiere. Est-il possible, lui dis-je, qu'un homme passe ainsi de la plus grande simplicité au luxe le plus excessif ? Un lieu seul peut-il renfermer tant de choses opposées ? Tels sont les hommes, me répondit-il ; les extremités se touchent dans leur cœur. On s'étonne qu'ils ne s'accordent point entr'eux : on ne songe pas qu'ils ne s'accordent presque jamais avec eux-mêmes. Emus, entraînés par les objets présens, c'est toujours le dernier qui leur paroît le meilleur ; c'est du moins celui qui les détermine. A-t-il du raport avec celui qui l'a précedé ? N'en a-t-il pas ? Cette discussion leur couteroit trop : ils se l'é-

pargnent ; ils ne reviennent jamais sur eux-mêmes. Ils ne s'apperçoivent point de la variété de leur conduite ; ils se persuadent même que les autres ne la remarquent pas. Sans cette idée, sans cette ressource de l'amour propre, il faudroit qu'ils fussent toujours, ou réellement raisonnables, ou qu'ils se trouvassent toujours extravagans ; voyez où cela mene. Ne cherchons point à les guérir d'une erreur qui les rend heureux ; la vérité les rendroit ridicules. Grace aux Dieux, repris-je, cela ne nous regarde pas : vous êtes sage, & j'ai envie de l'être. Votre exemple, vos conseils m'aideront à le devenir. O mon cher Cratisthene, que votre amitié m'est précieuse ! Quelle m'est nécessaire ! Sans elle je ne ferois que des fautes ; & dans le caractére dont je suis revêtu, je ne pourrois en faire que de grandes. Désormais il ne me sera plus permis d'être ignoré ; les yeux de mes compatriotes seront ouverts sur ma conduite : si elle ne répond pas à leur attente, si même elle ne va pas au-delà, plus ils m'ont honoré, plus ils me mépriseront : tous

les chemins de la fortune me seront fermés. Opprobre d'une illustre famille, il faudra que je m'exile, ou que je sois pour elle un objet éternel d'humiliation. Sainte amitié! vous me préservez d'un état si funeste; vous augmentez dans mon cœur l'attrait que vous y avez mis pour la vertu: elle est votre compagne fidelle; elle aime ceux que vous aimez. Ah, Cratisthene, que ne puis-je vous faire sentir ce que je sens moi-même! Divinité favorable, éclairez mon esprit, afin que je vous rendre un tribut de louanges digne de vous. Quelle ardeur inconnuë me prête des expressions; C'est elle qui m'inspire. Mortels, écoutez-moi. Fille du Ciel, vous êtes le présent le plus doux que les Dieux dans leur amour ayent fait aux hommes. Vous prévenez leurs désirs; vous allez à eux de vous-même. Vous vous donnez gratuitement aux cœurs que vous avez préparés à vous recevoir ...... Les profanes ne la connoissent point; ce qu'ils appellent amitié, n'en est qu'un vain fantôme. Les liens qui les attachent n'ont rien de pur, rien d'innocent; le besoin qu'ils ont les uns des autres, fait la ba-

ze de leur union. Les offres les plus empressées, les protestations les plus tendres ne se rapportent qu'à ceux qui les font : ils donnent par amour propre ; ils reçoivent par cupidité. La reconnoissance qu'excitent en eux les bienfaits, n'est qu'un sentiment intéressé, qui ne subsiste qu'autant que l'espoir le soutient ; ce ne sont point les graces reçuës, qui les touchent, ce sont celles qu'ils attendent : leur manquent-elles ? ils s'échappent, ils disparoissent. On se plaint de l'ingratitude de ses amis ; on abuse des termes : les ingrats n'ont jamais aimé. Quelle différence de ce qui se passe entre nous ! Mêmes goûts, mêmes désirs, même volonté ; la joie & la peine, tous nous est commun : vous ne respirez, vous n'êtes heureux qu'en moi ; je ne respire, je ne suis heureux qu'en vous : votre ame est la mienne, la mienne est la vôtre. Douce communication ! Transports délicieux ! vous n'êtes point du ressort de l'esprit ! Vous êtes le partage du cœur : seul il vous possede, seul il peut vous faire connoître.

Cratisthene m'interrompit de la sorte en riant : Vous comptez peut-être que

je dois vous remercier des choſes flatteuſes que vous venez de me dire; non, mon cher Iſmenias, je ne vous en remercierai pas : Iſmene en ſeroit jalouſe : ce ſoin la regarde ſeule. Ce que vous vous imaginez ſentir pour moi, c'eſt pour elle que vous le ſentez. Vous vous êtes fait illuſion : vous avez cru louer l'amitié, la dépeindre ; vous n'avez loué, vous n'avez dépeint que l'amour : on n'en parle pas ſi bien ſans le ſentir. Ma prédiction eſt accomplie : vous aimez : ceſſez de vous obſtiner à feindre, vous brûlez. Eh quoi! lui dis-je en ſoupirant, voulez-vous me déſeſperer par vos plaiſanteries ? Je n'aime point, je ne veux point aimer. Loin de fournir à ce Dieu cruel des armes contre moi, vous devriez m'aider à me défendre contre lui. Moi, reprit-il, que je m'opoſe aux Dieux! Ils m'en puniroient; vous-même, vous m'en ſçauriez mauvais gré. Jupiter ! m'écriai-je, tout m'abandonne ; c'eſt à vous à me protéger. Allons, continuai-je, allons au Temple achever les fonctions de mon Miniſtére ; & ſi la fuite ſeule peut m'arracher au péril qui me menace, fuyons d'un lieu funeſ-

te à mon innocence : oüi, Cratiſthene : je ſuis prêt à retourner à Eurycome ; ſi vous croyez que les charmes d'Iſmene ſoient capables de m'arrêter, empêchez-moi de la revoir ; ſi malgré moi je refuſe de vous ſuivre, entraînez-moi, faites-moi violence. Je l'embraſſois, en parlant de la ſorte ; mes larmes baignoient ſon viſage, je pouſſois des ſoupirs, je gémiſſois, mon cœur étoit ſerré, je ne reſpirois plus. Pour comble de douleur, il fallut me contraindre dans un état ſi violent. Softhene nous cherchoit : nous l'apperçûmes, il nous joignit. Cratiſthene l'entretint, pour me donner le tems de me remettre de mon trouble, ou d'en laiſſer moins paroître au-dehors. Soit qu'il fût occupé d'autres choſes, ſoit que j'euſſe fait un effort ſur moi-même il me ſembla qu'il ne remarquoit point mon embarras. On avoit ſervi. J'entre fermement réſolu de ne point regarder Iſmene. Je ne ſçai quel Dieu me fortifioit ; mais je me trouvai dans un calme dont je m'applaudiſſois : je ne ſçai même, ſi dans ma fauſſe ſécurité, je n'allai point juſqu'à défier l'Amour. Le ſouper étoit encore plus magnifique

que le précédent ; il étoit aisé de voir par la délicatesse & la rareté des mets, que Sosthene avoit été surpris la veille. J'eus le loisir d'en examiner l'ordonnance. Ismene n'y étoit pas ; je désirois moins vivement de la voir, je m'accoutumois à son absence, j'étois tranquille du moins je croyois l'être. Jupiter, disois-je tout bas, je vous rends graces ; c'est vous qui faites en moi un changement si prompt, si heureux. Hélas ! Jupiter lui-même se jouoit de ma foiblesse.

Deux heures s'étoient écoulées, sans émotion sensible, sans inquiétude apparente de ma part. Déja je me flatois que le danger étoit passé Le festin finissoit ; on alloit se lever de table : instant fatal ! Ismene, à la tête des plus belles filles d'Aulycome, entre d'un air modeste ; à cette vûe on se récrie, les regards de l'assemblée se partagent entre tant d'objets ravissans, ils ne sçavent auquel s'arrêter. Les miens furent bientôt déterminés. Ismene, vous les eûtes tous. Mon ame passa toute entiére dans mes yeux. Au son de sa lyre ses compagnes

se mêlent, se séparent; tout ce que l'art de la danse, tout ce que les graces naturelles peuvent produire, conduites, animées par Ismene, elles l'executent: cependant Sosthene ordonne à sa fille de chanter; on fait silence. Dieux! quel son de voix! Quelle douceur! Quelle étendue! Quel goût! Quelle ame! Est-ce Philomele? Sont-ce les Syrenes qui chantent? Non, c'est Ismene. J'étois saisi, hors de moi-même. Cratisthene ne le remarqua que trop. Voulez-vous, me dit-il à l'oreille, voulez-vous encore partir pour Eurycome? A peine l'entendis-je. Plaisir enchanteur, que vous me coutâtes cher!

Tout le monde étoit retiré: le ciel étoit serein, un calme profond régnoit dans toute la nature; seul j'étois agité: j'appelle en vain le repos: il fuit loin de moi. Mon trouble s'augmente par tout ce que je fais pour le dissiper: il est extrême, il ne peut plus croître; j'en suis accablé, & je ne le sens pas moins vivement. Insensé que je suis! je veux encore m'en déguiser la cause. Je me leve, je marche à grands pas, je m'arrête, je me rejette sur mon lit, j'en sors com-

me d'un bucher embrasé. Tel un chevreuil qu'une Nymphe de Diane a blessé dans les forêts du Cynte, fait de vains efforts pour arracher le trait qui le déchire : il remplit l'air de ses cris, il erre au gré de sa douleur, il la porte partout ; rien ne la soulage.

J'étois dans cet état funeste, lorsqu'au milieu de la nuit une lumiere éclatante frappe mes yeux ; j'entends un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre. Assis sur un char pompeux, l'Amour s'offre à moi dans toute sa gloire. Une foule de sujets l'environne ; Ismenias, me crient-ils, reconnois le Souverain de la Nature, prosterne-toi devant lui & l'adore. Je me jette à ses pieds sans sçavoir ce que je fais. L'Amour, un arc à la main, l'œil menaçant, le visage enflammé de colere, rebute mon hommage forcé. C'est donc toi, mortel audacieux, qui t'opposes à ma puissance ? Seul, tu prétends m'échapper. Ce Dieu, dont tu te dis le Ministre, ce Dieu ne me résiste pas. Meurs, téméraire : je ne veux plus d'un cœur que tu m'as refusé ; je veux ton sang.

Tel qu'une victime qu'un Prêtre va égorger, j'attendois le coup mortel. Le bras levé, l'arc tendu, le trait fatal étoit prêt à partir, sa vengeance alloit être remplie. Tout-à-coup s'élevent mille voix confuses d'admiration; l'Amour s'arrête & regarde: un silence respectueux s'empare de tous ceux qui composent sa suite. Je tourne la tête: j'apperçois Ismene, une couronne de roses sur le front, une guirlande de fleurs à la main; elle s'avance d'un air timide, mais dont les Graces régloient tous les mouvemens. Prosternée aux pieds du Dieu, elle embrasse ses genoux, elle les arrose de ses larmes, elle n'ose parler, elle n'en a pas la force. L'Amour entendit ce silence éloquent. Quoi Ismene, s'écria-t-il, en la relevant, vous vous intéressez, vous pleurez pour un ingrat, qui brave mon pouvoir & vos charmes! Laissez-moi le punir; votre gloire & la mienne demande sa mort. Souverain des Dieux, lui dit-elle, d'une voix modeste, Ismenias ne vous resiste plus; il est votre esclave, il soupire, il aime. O Ismene! vous lisiez

dans mon cœur. Alors elle me tend sa couronne de roses, je la reçois de ses mains, je l'ajuste moi-même sur ma tête : l'Amour s'appaise, on l'applaudit à sa victoire. Tout disparoît.

Surpris & charmé de mon aventure, je ne sçai si je dois me plaindre ou me féliciter. Plus d'incertitude sur mon état : je connois ma passion, j'en connois l'objet ; je me remplis d'idées agréables : mon imagination m'emporte ; je vole sur les aîles de l'espérance. Flateuses chimeres, où fuyez-vous ? Pourquoi me laissez-vous à moi-même ? Les mouvemens les plus impétueux m'agitent ; je brûle d'un feu dont l'ardeur me pénétre. Où vont mes desirs ? Ismene, venez partager mes transports, cedez à mon impatience : vous m'aimez donc ? oüi, vous m'aimez, je lis mon bonheur dans vos yeux ; les miens vous montrent mon ame toute entiere. Qui peut vous arrêter ? Quels monstres se présentent sur mon passage ? Leur froid poison me glace. Cruelle vicissitude, je ne puis plus vous supporter.

Eveillé par mes cris, par mes san-

glots, Cratisthene entre dans ma chambre. Ami, lui dis-je en soupirant, l'Amour s'est vengé : il vient d'épuiser sur mon cœur toutes les fléches de son carquois, tous les feux de son flambeau ; j'aime, qu'est-il besoin de vous l'apprendre ? Ces roses vous le disent assez, & mon trouble vous le dit encore mieux ; j'aime, continuai-je d'une voix entrecoupée. O Jupiter ! O Venus ! O Ismene !

Cratisthene répond à mes plaintes par un long éclat de rire. Je craignois, me dit-il, toute autre chose : calmez-vous, & tâchez de dormir. A ces mots il veut me quitter : je le retiens ; je lui fais un récit exact de la colére de l'Amour, de ses menaces, de son triomphe. Ismene, poursuivis-je, Ismene m'a sauvé la vie, que ne lui dois-je point ? Ismene m'a rendu tendre, sensible : elle sera toujours l'objet de ma tendresse & de ma sensibilité ; l'Amour n'a plus de traits, il ne peut me blesser pour une autre. Enfin, reprit Cratisthene, vous voilà au point où je vous désirois : vous aimez & votre passion vous est chére ; vous en êtes occupé, vous ne parlez que

d'elle : je vous écouterai demain ; le sommeil m'accable, adieu : il sort. Je me retrouve seul, je me replonge dans mes rêveries. Insensiblement le calme succéde à mon agitation ; une douce fraicheur se coule dans mes sens, je m'endors. Amour, le sommeil respecte tes droits : les songes obéissans prennent toutes les formes que tu veux leur donner ; il se réalisent dans l'imagination de ceux à qui tu les envoye. C'est vous, belle Ismene : vous baissez les yeux, vous vous taisez ; que vois-je ? Il semble que vous me fuyez. Arrêtez : je ne suis plus ce stupide Ismenias, qui ne connoît point le prix de vos bontés, qui n'ose vous regarder, qui veut se dérober à vos charmes ; je suis un amant vif, empressé : jouissez de votre ouvrage. Qu'appréhendez-vous ? Ma constance justifiera la vivacité de mes desirs. Je lui prends les mains, Je les baise mille fois, je la serre dans mes bras ; tout le feu de mon cœur passe sur mes lévres, je les imprime sur les siennes : elle résiste, elle veut

s'échapper ; l'Amour la retient, il dissipe sa crainte, il augmente ma témérité, nos soupirs se confondent, ses yeux, se remplissent d'une langueur séduisante, elle se trouble, elle s'égare. Désordre charmant ! Une troupe officieuse d'Amours écartent à coups de fléches la pudeur, qui fuit les yeux baissés. Amours, pourquoi mettez vous votre bandeau sur ma bouche? Ne craignez rien, je suis discret. Ismene, vous pleurez ; vos forces se raniment : votre colere m'allarme : les transports les plus passionnés doivent-ils offenser une Amante qui les a fait naître, qui sembloit les autoriser? Cher Ismenias, modérez-en la violence, ménagez ma foiblesse ; on respecte ce qu'on aime : si vous m'aimez, mes pleurs doivent vous arrêter ; si vous ne m'aimez pas, vous êtes trop cruel de me presser si vivement. Je craignois de lui déplaire ; mais j'avois honte de céder. Etrange effet de l'amour ! Je n'osois remporter une victoire, que je poursuivois avec ardeur. Ismene, vous vous rendez : quel obstacle me retient? Mes yeux s'obscurcis-

sent, je vous cherche, & ne vous trouve plus : je reste sans voix & sans force ; il s'éléve en moi des mouvemens inconnus ; mon cœur palpite ; mon corps frémit. Je m'éveille. Dieux ! Si l'erreur d'un songe a tant de charmes, quelle est donc la douceur des véritables plaisirs? Revenez, délicieuse illusion ! Je vous appelle en vain ; Morphée est rentré dans son Palais. Je ne puis ni me lever, ni me rendormir. Je m'abîme dans une foule de pensées confuses, que je ne cherche point à débrouiller ; je me retrace avec complaisance toutes les particularités de mon rêve. Se souvenir d'un bonheur imaginaire, c'est passer d'une chimére à une autre ; mais comme dit un Poëte,

> Souvent, en s'attachant à des fantômes vains,
> Notre raison séduite avec plaisir s'égare ;
> Elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
> Et cette illusion pour quelque tems répare
> Le défaut des vrais biens, que la nature avare
> N'a pas accordés aux humains.

Cependant les ombres de la nuit avoient fait place à l'Aurore ; elle-même

fuyant les regards du Dieu de la lumiere, étoit allée se jetter entre les bras du mortel qu'elle aime. Je vais chercher Cratisthene ; nous entrons dans le jardin, je passe dans le sallon. Ces tableaux, que j'avois trouvés la veille si dangereux, ne répondent plus à l'idée que je me suis faite de l'amour : l'expression en est foible, inanimée. Le Peintre qui les a faits n'aimoit point : il eût donné plus de grace à l'Amour, plus de feu, plus de charmes. Les Esclaves qui l'environnent, n'ont point cet air de langueur & de ravissement, qui passe du cœur dans les yeux, qui remplit, qui pénétre les vrais Amans. Mais, quoi, m'écriai-je ! parmi tant de beaux objets, je ne trouve point Ismene. N'a-t-il osé la peindre ? A-t-il senti que la nature va quelquefois au-delà des bornes de l'imagination, & que l'art peut perfectionner ce qu'il invente, mais qu'il reste toujours au-dessous de la réalité ? Non, non ; il a eu raison d'oublier Ismene : comment eût-il representé l'Amour ? Elle eût embelli le triomphe ; elle eût effacé le vainqueur.

Tout-à-coup changeant de diſcours ; j'adreſſe au Dieu ces mots ; qui ſurprirent Cratiſthène. C'en eſt fait ; Amour, tu l'emportes : plus d'Eurycome pour moi ; la patrie d'Iſmene devient ma patrie, je me fais citoyen d'Aulycome. Ainſi donc, m'interrompit-il d'un ton ſévère, Iſmenias oublie qu'il eſt l'Envoyé de Jupiter ; & paſſant d'une extrémité à l'autre, il ſe livre ſans réſerve à une paſſion, qui faiſoit l'objet de toute ſa crainte ! Iſmenias, citoyen d'Aulycome ! Dieux, l'ai-je bien entendu ? Ne ſongez-vous plus que vous vous devez aux tendres empreſſemens d'un pere qui vous aime ? Ne ſongez-vous plus qu'une mere en pleurs vous attend ? Objet de leurs délices & de leur affliction, voulez-vous leur donner la mort ? Qui recevra leurs derniers ſoupirs ? Qui fermera leurs yeux ? Fils ingrat ! la nature ne ſe révolte-t-elle pas dans votre cœur ? Cruel ami, m'écriai-je, c'eſt vous qui m'avez perdu : je voulois fuir ; il en étoit tems encore : vous m'en avez empêché. Quel inſtant choiſiſſez-vous pour m'arracher à moi-même ? O Themiſtée ! O Dian-

thée ! votre malheureux fils n'a plus la force d'écouter son devoir : un funeste amour le rend insensible à votre tendresse, à vos larmes, à tout ce qui n'est point Ismene. L'impérieuse voix de l'honneur, veut en vain se faire entendre ; cet honneur, dont les droits m'étoient si précieux, ne forme plus que des sons impuissans, qui parviennent à peine à mon oreille. En parlant de la sorte, je regardois l'Amour : il s'applaudissoit de ma foiblesse ; moi-même, je m'applaudissois du sacrifice honteux que je lui faisois de ma raison.

Cratisthene en fut indigné. J'avoue, me dit-il, que je vous ai prédit que vous aimeriez : j'ai été plus loin, j'ai combattu vos scrupules ; j'ai disposé votre cœur à recevoir les impressions qu'Ismene méritoit d'y faire : je voyois que, né tendre, vous ne résistiez que par honte & par timidité ; est-ce-là vous avoir perdu ? Pouvois-je imaginer que l'Amour, qui fait naître, ou qui augmente la vertu dans les cœurs bien faits, détruiroit la vôtre ? Non, mon cher Ismenias, j'avois meilleure opinion de vous ; je l'ai encore : faites un effort sur vous-même ;

le combat eſt pénible : mais la gloire en eſt le prix. Aimez Iſmene, j'y conſens ; mais aimez-la d'une maniére digne d'elle. Le miſtére doit être inſéparable de l'amour ; le moindre éclat vous perdroit l'un & l'autre : vous êtes Amant, mais vous êtes Miniſtre de Jupiter ; vous êtes amant, mais vous êtes fils. Uliſſe eſt l'objet de votre admiration, qu'il ſoit le modele de votre conduite : il préfera ſa patrie à une Déeſſe, à l'immortalité même. Cet exemple ne vous touche point ; il vous faut un motif plus préſſant : je le trouve dans Iſmene. Connoiſſez le cœur des femmes ; elles aiment la gloire ; la maîtreſſe la plus paſſionnée ſeroit au déſeſpoir que ſon amant manquât l'occaſion d'en acquérir. Elle murmure contre cette gloire cruelle qui la ſépare de l'objet de ſon amour ; elle ſoupire, elle gémit, elle fond en larmes ; elle veut qu'il ſoupire, qu'il gémiſſe, qu'il pleure avec elle : mais elle elle veut qu'il parte. Conſultez Iſmene, vous verrez ſi je vous trompe.

Cratiſthene ſe tut : je ſentois la force de ſes raiſons ; j'en étois ému, pénétré : mais j'avois la foibleſſe de n'oſer en con-

venir. Mon silence lui faisoit peine ; mais il avoit pitié de mon agitation. Il apperçut Sosthene qui venoit à nous ; il m'en avertit : je n'eus que le tems de me remettre de mon trouble, ou du moins d'en cacher une partie.

Nous n'apprenons jamais que les derniers les choses qui nous intéressent. Sosthene, loin de se douter de mon amour pour sa fille, dont il ignoroit le commencement & les progrès, avoit sur elle de tous autres desseins ; les Dieux ne permirent pas qu'ils s'accomplissent. Il nous dit, en nous abordant, que tout étoit prêt pour le sacrifice que nous devions offrir le lendemain à Jupiter. Après quelques tours de promenades, où la conversation ne roule que sur des sujets indifférens, nous entrâmes dans la salle du festin. Je crois qu'il fut plus magnifique encore que ceux qui l'avoient précédé : je laisse à Cratisthene à en juger ; pour moi, je ne vis qu'Ismene. Je fis toutes les étourderies d'un homme de mon âge, qui commence d'aimer ; j'en fis d'autant plus, que je m'étois promis d'en faire moins. Plus prudente



prudente que moi, Iſmene empêcha qu'elles ne fuſſent remarquées. Si ma main s'arrêtoit ſur la ſienne, elle la retiroit modeſtement, & ſans affectation; ſi je la regardois, elle baiſſoit les yeux; ſi je voulois lui parler, elle détournoit la tête. Au moindre mot, au moindre geſte ſuſpect, ſes regards m'avertiſſoient que j'étois examiné; je me contraignois un moment, du moins je croyois me contraindre: je me ſçavois un gré merveilleux de ma diſcrétion, je me flatois qu'Iſmene liſoit ſeule au fond de mon cœur. Que ceux qui aiment ſont extravagans; ils s'imaginent, au moment même qu'ils ſe laiſſent voir tout entiers: que l'amour met un bandeau ſur les yeux de ceux qui les obſervent, & qu'ils n'ont que lui pour témoin de leurs actions.

On deſſervit. Je ne ſçai ſi j'avois mangé; & ſi je n'avois pas touché la main d'Iſmene lorſqu'elle me préſenta la coupe, je ne me ſouviendrois pas d'avoir bû: mais je me ſouviens que j'eus un regard d'Iſmene. Déeſſe, dont les tendres ſentimens ont paſſé dans mon cœur, ô

Venus! toi, dont les expressions vives & flâteuses font sur les Immortels autant d'effet que tes charmes, Ismene m'a regardé : tu m'as fait sentir la douceur de ce regard, aprens-moi à en faire connoître le prix.

Sosthene, me prenant par la main, me parla de la sorte. Ismenias, il y a trois jours que vous êtes ici ; nous avons coutume d'employer ce tems à rendre aux Ministres des Dieux les honneurs qui sont dûs à leur personne & à leur emploi. Charmés de vous avoir parmi nous, croyez que nous voudrions vous avoir toujours : mais il faut que les plaisirs de l'hospitalité cédent aux devoirs de la Religion. Partons demain pour Euricome ; le Souverain des Dieux nous y demande un Sacrifice : allez vous reposer avec Cratisthene. Il dit, & me laisse.

La foudre qui tombe avec fracas aux pieds d'un voyageur surpris par les ténébres, l'étonne moins que ne m'étonnerent ces funestes paroles. Sans voix, sans mouvement, je crus que la mort d'un coup de sa faulx cruelle m'avoit précipité au fond du Tartare. A cette

muette douleur ſuccederent des gémiſſemens, des cris douloureux. Non, m'écriois-je, non, je n'abandonnerai point Iſmene : ma vie eſt attachée à ſa préſence ? je veux vivre, & mourir avec elle.

Cependant elle ſe promenoit ; je l'appercus ; & après m'être aſſuré qu'elle étoit ſeule : Eſt-ce vous, lui dis-je, chere Iſmene ? Elle fuit, ſans me répondre. Je la retiens par ſa robe, je veux lui voler un baiſer. Iſmenias, me dit-elle en ſouriant, reſpectez votre Miniſtére, reſpectez-en du moins les ornemens ſacrés. Rien ne vous arrête. Un baiſer vaut-il le danger où vous nous expoſez l'un & l'autre ? On nous examine ; on nous voit peut-être. Iſmenias, vous ne m'écoutez point. Que vous êtes different de ce que vous étiez hier ? Modeſte, timide même, vous n'oſiez me regarder. Pendant qu'elle parloit ainſi, je tenois ſa main dans les miennes ; je la ſerrois, je la baiſois, je l'arroſois de mes larmes. Hélas lui diſois-je, en ſoupirant, je paye bien cher un moment de plaiſir : je ne vous verrai plus ; je pars demain pour Eurycome. Et moi auſſi, reprit-elle en s'écha-

pant. J'entends du bruit, je n'ose la suivre. C'étoit Cratisthene, qui couché sous un mirthe épais, en avoit fait remuer les branches. Il vient à moi : je ne le reconnois point dans l'obscurité ; je l'évite craignant que ce ne fût un Esclave de Sosthene. Eh ! quoi, me dit-il, avec un sourire malin, un mouvement de feuilles vous fait peur ! C'est quitter trop aisément une maîtresse, que vous ne devez peut-être plus revoir. Partagez ma joye, lui repliquai-je, en l'embrassant : Ismene vient avec nous ; je le sçais d'elle-même : aidez-moi à la retrouver, elle est peut-être encore dans le jardin, Non, reprit-il, je ne vous suivrai point : vous aimez, votre affaire est de veiller; la mienne est de dormir : je vous laisse avec un meilleur second, c'est l'Amour. Là-dessus il me quitte.

Je parcourus toutes les allées, tous les détours ; je m'arrêtois, je prétois l'oreille, je n'entendois rien : j'appellois Ismene, elle ne répondoit pas ; j'étois inquiet, impatient. Il n'y avoit qu'un moment que je l'avois vûë : mais peut-on trop voir ce qu'on aime ? Je devois partir avec elle le lendemain : mais ce

lendemain me paroiſſoit trop éloigné ; j'accuſois les Dieux, j'accuſois Iſmene : Bientôt, pour la juſtifier, je me diſois, elle ignore que tu la cherches. Elle l'ignore, reprenois-je ſur le champ ; ne devoit-elle pas l'imaginer ?

Enfin après bien des plaintes, & des pas inutiles, je crus qu'elle étoit retirée. Je me trompois : elle m'a dit depuis qu'elle m'avoit entendu, mais que me craignant, que ſe craignant elle-même, elle avoit eû la force de réſiſter ; que l'Amour avoit gémi dans ſon cœur de ſe voir ſacrifié à la vertu, qu'elle-même en avoit gémi, & que ſans une de ſes Eſclaves, qui la joignit, elle n'auroit peut-être pû ſe refuſer au plaiſir de ſe laiſſer retrouver. Amour, s'il eſt vrai que tu n'enflâmes les cœurs que pour les rendre heureux, pourquoi les laiſſes-tu en proye à la crainte & au préjugé ?

Je paſſai la nuit ſans dormir. Le ſommeil craint, ou reſpecte les Amans : il ſçait qu'ils préférent à ſes faveurs les rêveries qui les occupent. L'ame, dans cet état, charmée, ravie hors d'elle-même, communique au corps une douce

léthargie, qui lui tient lieu de repos. Cette langueur, cet extase se sent mieux qu'on ne l'exprime.

Un bruit confus de voix m'avertit qu'il étoit tems de me lever. Sosthene entrant dans ma chambre, fut étonné de me voir encore au lit. Ismenias, me dit-il, tout est prêt pour notre départ; habillez-vous pour venir au temple. Nous trouvâmes à sa porte tout Aulycome qui nous attendoit. Nous y arrivâmes au milieu des acclamations. La pompe de ce jour égala celle du jour de mon arrivée : je reçus les mêmes honneurs ; je ne pouvois en recevoir de plus grands. Ismene ne put me parler ; mais je lus dans ses yeux qu'elle en étoit flatée, qu'elle se les approprioit : l'Amour rend tout commun entre les Amans.

Le Sacrifice achevé, nous nous embarquâmes. La navigation fut heureuse. Notre vaisseau avoit été apperçu de loin ; une foule de peuple couvroit le rivage. Ismene fit la surprise & l'admiration de tous ceux qui la virent. Je présentai mes Hôtes à mon pere, & je

lui rendis compte, d'un air pénétré, de la maniere dont j'en avois été reçû. Themisthée les en remercia en termes si pleins de reconnoissance, qu'ils crurent qu'il faisoit plus pour eux qu'ils n'avoient fait pour moi. Dianthée combloit Ismene de caresses; elle ne pouvoit se lasser de la louer, & de la baiser: j'en étois jaloux; mais la baisant moi-même il me sembla qu'elle n'étoit que dépositaire des baisers d'Ismene, & que je les retrouvois tous sur sa bouche.

Pendant que je recevois des complimens sur mon retour, mon pere faisoit voir à Sosthene sa maison & son Jardin: l'un & l'autre étoient de son dessein. Il n'y avoit point de ces beautés frapantes, qu'on admire dans ces palais superbes, où les Grecs voluptueux égalent, surpassent aujourd'hui le luxe des Rois de l'Asie. Tout y étoit simple sans négligence, propre sans faste, utile sans dépense; le goût & la sagesse du maître avoient suppléé aux ornemens. Sosthene accoutumé chez lui au grand, au merveilleux, en soupira. O Thémisthée, s'écria-t-il, qu'il m'en a couté de trésors, pour faire une maison moins

agréable que la vôtre ! Heureux les hommes qui n'aiment, qui ne suivent que la nature !

Cette réflexion en fit naître d'autres, qui les menerent jusqu'à l'heure du souper. On se mit à table ; je ne dirai rien du festin. L'austérité des mœurs de Themistée en avoit banni la profusion : mais elle n'en avoit exclus ni la délicatesse des mets, ni la propreté des services. Le sage n'est ni prodigue, ni avare ; ami de l'ordre, il en fait la régle de toutes ses actions. Enfin si nous tâchâmes de ne rien omettre de ce qu'exigent l'amitié & l'hospitalité, nous eûmes la satisfaction de trouver des Hôtes sensibles & reconnoissans.

La conversation fut douce, enjouée : ainsi s'entretiennent des personnes de mérite, qui s'estiment, & qui commencent à s'aimer. Nous voyions avec plaisir, Ismene & moi se former entre nos parens une union qui flatoit la nôtre. Espérance trompeuse ! La fortune nous conduisoit parmi des fleurs dans un précipice affreux, dont toute la puissance de l'amour eut peine à nous retirer.

vers

Vers la troiſiéme veille de la nuit, nos parens & tous ceux qui étoient venus d'Aulycome, ſe rendirent au temple de Jupiter; je ne les ſuivis point, mon miniſtere m'en diſpenſoit. Pour Iſmene, elle étoit couchée, parce que la bienſéance ne permet pas que les jeunes filles paroiſſent la nuit en public. L'occaſion étoit favorable ; j'en profitai : je ſçavois que l'Amour, qui la procure, ne veut pas qu'on la laiſſe échapper. J'entre dans ſa chambre ; elle s'eveille & s'écrie. Ne faites point de bruit, lui dis-je d'une voix baſſe, c'eſt moi. C'eſt vous, reprit-elle avec ſurpriſe ; & Soſthene & Panthia, où ſont-ils ? Ils ſont allés offrir un ſacrifice au Maître des Dieux: mais nous, belle Iſmene, n'en offrirons-nous point à l'Amour ? Oui, continuai-je, ſacrifions-nous à lui tout entiers. Un baiſer l'empêcha de me répondre. Qu'il fut tendre ! Qu'il fut délicieux ! Qu'il fut répété de fois ! Amour, que les prémices de tes faveurs ſont ſéduiſantes ! Les Graces les aſſaiſonnent, la variété les renouvelle.

Nous étions ſeuls, j'étois jeune, j'aimois, j'avois des déſirs ; Iſmene en ſen-

tit le danger. Elle veut s'arracher de mes bras ; elle s'apperçoit que ſon cœur & ſes forces la trahiſſent, elle gemit, elle pouſſe de profonds ſoupirs, elle fond en larmes, elle a recours aux prieres. Que ne me dit-elle point pour modérer mon ardeur ? Dieux ! Qu'elle avoit de charmes en s'oppoſant à mon bonheur ! Ses refus mêmes la rendoient plus aimable. Que ne peut point une Amante tendre & vertueuſe ſur un Amant délicat ? Je m'arrête. Eſclaves de vos plaiſirs, vous me blâmez ; je ne cherche point votre ſuffrage.

Iſmene, moins preſſée, me dit : cher Iſmenias, c'eſt à preſent que je connois que vous m'aimez. Le don de mon cœur ſera le prix du pouvoir que vous venez de me donner ſur le vôtre : régnez ſur ce cœur ; régnez-y ſeul, & comptez ſur une fidélité inébranlable. Les Dieux n'ont point fait naître une flamme ſi vive, ſi pure, pour la rendre malheureuſe : ils mettront le comble à leurs faveurs, en nous uniſſant de ces liens éternels qu'eux ſeuls ont droit de former. Prions-les d'en hâter le mo-

ment. Mon impatience ſecondera la vôtre. Allez, & recevez dans ce baiſer un gage de ma foi. Hélas ! pourſuivit-elle, ce ſera, le dernier que vous recevrez de votre Iſmene. On va nous ſéparer pour jamais. Themiſthée, ignorant, ou déſaprouvant nos feux, vous choiſit, peut-être dans le moment, une Epouſe plus charmante, plus accomplie. Cruel, vous obéïrez : mais que dis-je ? pourrez-vous ne pas obéïr ? Je ne vous en fais point un crime : vivez heureux, oubliez-moi ; je ne veux point que le ſouvenir d'une infortunée empoiſonne vos plaiſirs : puiſſe l'Amour en inventer de nouveaux pour vous ! Adieu, cher Iſmenias ; ſortez : le jour paroît, on pourroit nous ſurprendre. Adieu : occuppée de votre idée, en proie à ma douleur, fidéle à mes ſermens, je vais paſſer les déplorables reſtes d'une vie languiſſante dans les larmes, & dans les regrets. Le cours n'en ſera pas long. Si j'ai quelque pouvoir ſur vous, ne pleurez point ma mort ; elle n'eſt un mal que pour les Amans heureux.

Non, lui dis-je, non, belle Ismene, on ne nous séparera pas. Mon pere m'aime, mon bonheur lui est cher; loin de me contraindre, il n'oubliera rien pour engager le votre à vous accorder à mes désirs. Themisthée a de la naissance : il est riche, il a des vertus; son alliance n'est point à mépriser : mais enfin, si Sosthene ne me trouve pas digne de vous, si mon espoir est trompé, j'ateste cet amour que vous m'avez inspiré, j'ateste ces charmes que j'adore, qu'Ismenias ne brûlera jamais que pour Ismene. Vous voulez que je compte sur votre cœur. Eh! pourquoi ne comptez-vous pas sur le mien? Votre constance vous répond de la mienne; je vous aimerois, même infidéle. Oui, si Jupiter me laissoit maître de mon sort, s'il me permettoit de choisir parmi toutes les Déesses, je leur préfererois Ismene. Si Venus elle-même m'offroit l'immortalité, j'aimerois mieux mourir avec Ismene, que d'être immortel avec Venus.

Il étoit tems de nous séparer. A peine étois-je sorti de sa chambre, que la compagnie rentra. J'allai me coucher.

Jamais sommeil ne fut plus tranquille que le mien. Qu'on ne dise plus qu'on trouve dans les songes des présages heureux ou funestes du bien & du mal qui doit nous arriver. Je n'en eus que d'agréables.

Sûr du cœur d'Ismene, la douce sérénité brilloit sur mon visage. Cratisthene, en badina ; je le désabusai. Ma joye dura peu. Sosthene, s'adressant à mon pere, en présence de nous tous, lui parla de la sorte. Sage Themisthée, ce n'est point à nous, c'est à Jupiter que se raportent les honneurs que vous nous rendez : auteur de vos bienfaits, il en sera la récompense ; hâtons-nous de lui en rendre graces par un nouveau sacrifice. Des affaires importantes me rappellent à Aulycome : ma fille ne sçait pas que la chose la regarde ; persuadé de son obéïssance, je l'ai promise, sans lui en parler. Le jeune homme que je lui destine est aimable ; il a des mœurs, de la naissance, de l'esprit, il il m'est attaché : je me donne un fils plûtôt qu'un gendre. Il me presse de lui tenir parole ; je cours l'exécuter

Voulez-vous que rien ne manque à leur bonheur ? Honorez leurs nôces de votre présence : & vous, charmant Ismenias, venez en embellir la pompe.

Que devins-je à ces mots ? Un froid mortel s'empara de tous mes sens : je ne sçai si mon trouble fut remarqué ; mais je sçai qu'il fut extrême. Ismene, accablée par ce coup imprévû, pâlit, & mettant ses mains sur ses yeux, elle feint un violent mal de tête : on l'emporte ; on la met au lit. Panthia, inquiéte de la santé de sa fille, dont le mal augmente, reste auprès d'elle, & ne la quitte qu'à regret, pour aller au Temple. Tandis qu'on se dispose à s'y rendre, je me dérobe : on m'appelle, je ne répons point ; & sans songer à quel danger je m'expose, je me coule dans la chambre d'Ismene.

Etroitement embrassés, gémissant, fondant en larmes, nos soupirs furent longtems nos seuls interprétes. Quel serrement de cœur ! Quel état affreux ! Amour, tu vis l'excès de nos douleurs ; elles te toucherent. Tu pouvois les finir : mais tu voulois nous éprouver.

Quelque précieux que soit un bien,

jamais il n'eſt plus cher que lorſqu'on eſt prêt à le perdre. Je le ſentis dans ce moment. Les charmes d'Iſmene brilloient d'un nouvel éclat : je ne l'avois point encore trouvée ſi belle ; je ne l'avois point encore aimée ſi éperdûement Son ſilence, ſa triſteſſe, ſes regards diſtraits & languiſſans, tout augmentoit mon amour & mon déſeſpoir.

Hélas! lui diſois-je, vos preſſentimens n'ont été que trop juſtes : on nous ſépare, Iſmene ; vous craigniez de me perdre, c'eſt moi qui vous perds. Un autre va poſſéder ce cœur qui n'étoit dû qu'à moi ; il va le poſſéder, & vous allez faire ſon bonheur. Iſmene, pouvez-vous y conſentir? Moi-même, puis-je y ſonger ſans mourir? Ne le croyez pas. Le jour qui éclairera votre funeſte Hymenée, ſera le dernier de ma vie. On va t'enlever ta Maîtreſſe, & tu pleures! Foible Iſmenias! n'as-tu d'autre reſſource que tes larmes? Qu'au moins la mort de ton Rival précéde la tienne; que même au pied des Autels ſes mirthes ſe changent en cyprès. L'Amour outragé devient le plus cruel des Dieux ;

ma fureur ne respectera rien : tremble, Sosthene... Il est mon pere, interrompit Ismene ; il doit vous être sacré : ne l'accusez point de nos maux ; il en est innocent, il ignore que vous m'aimez ; il ignore que je vous aime, repris-je avec transport ! Eh ! ne sçait-il pas que je vous ai vûe, & que j'ai un cœur ?

Après un moment de silence, Ismene me dit : Les maux éloignés troublent la raison, les maux presens l'anéantissent ; loin de vous conjurer de vous servir de la vôtre, je ne puis faire usage de la mienne : je sens comme vous toute l'horreur de notre destinée ; voyez s'il est possible de nous arracher au malheur qui nous menace : je souscris à tout ce que votre amour vous inspirera ; je me donne à vous. Cet effort de passion lui avoit trop couté : ses couleurs se dissipent ; ses yeux se ferment ; elle perd le sentiment : cet état m'accable de douleur & de crainte ; je la crois morte ; je veux mourir. L'Amour arrêta son ame fugitive ; il lui rendit la vie. J'allois faire éclater ma joie & ma reconnoissance. Ismene poursuivit : Ne perdons point un tems précieux : songez

que les momens nous sont chers ; mettons-les à profit. Adieu ; quitons-nous un instant, pour ne plus nous séparer.

Plein de mille projets, qui tous me paroissoient faciles, mais qui ne l'etoient que dans mon imagination, je me rendis au Temple. Le sacrifice étoit commencé. Déja le sang des victimes égorgées tombe dans les vases destinés à le recevoir. Déja le Sacrificateur, trouvant dans leurs entrailles, un augure favorable, presse Sostene d'accomplir un mariage agréé par les Dieux. Tout-à-coup un grand aigle, fondant à plein vol sur ces entrailles, les déchire, les disperse, & les enleve dans ses serres. Le couteau sacré tombe des mains du Prêtre ; il fuit loin de l'Autel : une horreur subite s'empare des esprits de tous les assistans ; la consternation paroit sur le visage des moins timides : on n'entend que gémissemens, que lamentations; chacun craint pour soi les malheurs qu'annonce ce prodige. Ils ne regardent que moi, s'écria Panthia. Dieux immortels ! vous condamnez un hymen où j'avois mis toute ma félicité. O ma fille ! O infor-

tunée Iſmene ! Quel malheur vous attend ! Ce ne ſont point les entrailles de la Victime que l'Aigle a déchirées ; ce ſont les miennes. Protecteurs de l'innocence, tu lis dans nos cœurs ; quel crime avons-nous commis ? Laiſſe-toi fléchir par nos larmes ; appaiſe ta colere, ou ne l'exerce que ſur moi : conſerve la fille aux dépens de la mere ; que ma mort lui donne la vie un eſeconde fois. En parlant ainſi, elle s'arrache les cheveux, elle ſe frappe la poitrine, elle ſe roule par terre : on l'entoure, on la releve, on s'efforce de la conſoler ; elle ne veut rien entendre.

Cependant les eſprits ſe raſſurent. Cet événement, ſi terrible d'abord, n'a plus rien d'effrayant. Ce n'eſt qu'un ſimple effet du hazard, qu'un ſigne indifférent ; peut-être même, eſt-ce un préſage heureux. Telle eſt l'inconſtance de la multitude : l'objet de ſa terreur devient en un moment l'objet de ſon eſperance.

Tout le monde étant ſorti du Temple, nous reconduiſîmes Soſthene & Panthia. Il n'étoit pas moins affligé : mais ſa douleur ne paroiſſoit point au

dehors ; il n'eſt permis de pleurer qu'aux femmes, & aux amans. Nous trouvâmes Iſmene fondant en larmes : une Eſclave l'avoit avertie de ce qui venoit d'arriver. La déſolation de ſa mere la touchoit plus que le prodige : déterminée à me ſuivre, il autoriſoit ſa fuite. Dans le trouble où nous étions, elle trouva le tems de me demander ce que j'avois fait, je lui répondis que j'allois tout arranger avec Cratiſthene, & que bientôt.... Je ne pus achever : ſon Pere l'apella, je lui ſerrai la main ; & je lus dans ſes yeux qu'elle m'accuſoit de lenteur. Venez, ma fille, lui dit Soſthene, venez m'aider à calmer votre mere. Elle vole ſur ſes pas, elle l'embraſſe, elle eſſuie ſes larmes, elle la conjure par les motifs les plus tendres & les plus touchans de ne ſe point laiſſer accabler. Non, lui diſoit-elle, les Dieux ne ſont point irrités contre nous. Ils ſont juſtes : s'ils condamnent un mariage que vous aviez projetté, condamnons-le nous-mêmes ; vous pourrez en faire un autre qu'ils approuveront : conſultons-les encore ; prête à leur obéir, mon bonheur ne m'eſt

cher, qu'autant qu'il peut faire le vôtre. Nous admirons la sagesse de ce discours, nous nous joignons à elle. Panthia nous écoute, & se laisse persuader. Conduite dans sa chambre pour y prendre un peu de repos, je m'enferme avec Cratisthene. Témoin, ou confident de tout ce qui s'étoit passé entre Ismene & moi, je pouvois lui en épargner le récit : mais occupés d'eux-mêmes, les Amans veulent toujours parler de ce qui les intéresse. Je lui rappelle la naissance, & les progrès de ma passion, nos premieres craintes, & nos premiers plaisirs, notre retour à Eurycome, l'empressement de Themisthée, les caresses de Dianthée; les idées flateuses, qui quelque tems nous séduisirent l'un & l'autre; nos entretiens secrets, nos promesses, nos sermens; l'impétuosité de mes désirs suspendue par sa modestie, autant que par sa résistance; le discours imprévu de Sosthene, le mariage de sa fille, notre trouble, notre désespoir, nos projets de fuite, le prodige arrivé dans le Temple de Jupiter, notre surprise & notre consternation. Enfin, lui dis-je, vous voyez

deux Amans infortunés, qui se jettent dans vos bras; aidez-nous de vos conseils, & de votre secours: nous avons plus de courage que d'expérience, plus d'amour que de raison; nous fuyons un précipice, sans vous nous tomberons dans un autre. Inquiet, allarmé, il s'éléve dans mon cœur de noirs pressentimens, qui me font frémir: on me séparera d'Ismene; je la perdrai. O mon cher Cratisthene, adoucissez l'amertume de l'état où je suis réduit.

Sensible à ma peine, il me console, il me rassure. Ce n'est point vous, me dit-il, que menace le prodige qui vous effraye, c'est votre Rival: il ne possédera point votre Ismene, les Dieux l'arrachent de ses mains; vous l'épouserez un jour sous de plus heureux auspices: le tems & l'Amour justifieront ma prédiction. Le tems & l'Amour, m'écriai-je! Eh! songez-vous qu'elle part demain? Faites agir Themisthée, ajouta-t-il; parlez vous-même à Sosthene. Il a donné sa parole, repris-je, il ne peut y manquer sans se déshonorer. Mais, poursuit-il, je ne puis approuver votre

fuite ; elle est imprudente & dangereuse. Eh ! repris-je encore, quelqu'affreuses qu'en puissent être les suites, sont-elles comparables à notre situation ? Malheureuse Ismene ! Plus malheureux Ismenias ! Tout nous abandonne, qu'allons-nous devenir ? Cratisthene reste immobile sans me répondre : la raison & la pitié se disputent son cœur ; je lis dans ses yeux qu'il est violemment agité. Je l'embrasse, il s'attendrit : je le presse, il soupire : je redouble mes instances, il ne me résiste plus. Vous l'emportez, me dit-il ; il faut vous rendre le cruel service que vous exigez de moi : veuille la bonté des Dieux ne m'en point punir. Vous partirez ce soir avec Ismene ; il y a dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour la Syrie. Je vais m'assurer du Patron ; j'ai un Hôte Syrien, chez lequel nous trouverons un azile inviolable. Quoi ! lui répondis-je tout hors de moi-même, vous viendrez avec nous : Cratisthene, vous viendrez avec nous ? Dieux ! vous mettez le comble à vos faveurs. L'amour & l'amitié conspirent à me rendre le plus heureux de tous les hommes.

Il falloit, pour terminer la fête de Jupiter, offrir encore à l'entrée de la nuit, un Sacrifice dans le Temple d'Apollon. J'aurois voulu ne m'y pas trouver, & profiter de ce tems pour instruire Ismene de nos arrangemens : mais Dianthée m'ayant apperçu, me dit de donner la main à Panthia. Dans le trouble où j'étois, à peine osois-je lui parler : il me sembloit que toutes mes paroles trahissoient mon secret. Pendant la cérémonie j'étois abimé dans la rêverie la plus profonde : on la prit pour un recueillement, pour un acte de religion ; on m'admiroit, on me citoit pour modéle. Que les hommes lisent mal dans les cœurs ! Ce qui m'attiroit leurs louanges, offensoit les Dieux.

Le sacrifice achevé, chacun se retira. La nuit me favorisoit ; jamais elle ne s'étoit envelopée de voiles plus sombres. On étoit dans ces premiers instans de sommeil, qui sont l'image la plus parfaite de la mort. J'entre dans la chambre d'Isméne. Enfin, lui dis-je, nos maux vont finir : bientôt maitres de nous-mêmes, nous ne craindrons plus la tyrannie

de nos parens. Cratisthene dispose tout pour notre départ ; vous l'allez voir paroitre. Au lieu de me répondre, elle soupire. Toutes les conséquences de son entreprise se présentent à son imagination : elle en frémit. Ira-t-elle, seule avec moi, cherchant une retraite parmi des Barbares, se couvrir d'une honte éternelle ? Elle voit la fureur de Sosthene, & le désespoir de Panthia : elle se fait d'avance tous les reproches que mérite une fuite si hardie, si coupable. Vous-même, cher Ismenias, vous-même, qui me la conseillez aujourd'hui, vous seriez le premier à me blâmer. Le ciel m'est témoin, & j'ateste tous les Dieux qui l'habitent, que si la vertu, sans laquelle l'amour le plus tendre est un crime, ne s'y fût point opposée, il n'y auroit eu de bonheur pour moi que celui de vous aimer, & d'être aimée de vous ; mais cette vertu sévére, cette vertu toute puissante sur mon cœur, en ordonne autrement : soumettons-nous ; & puisqu'elle ne nous défend pas de mourir, mourons sans l'offenser.

Je crus que mes caresses dissiperoient ses

ses scrupules ; mes caresses furent inutiles. Je lui rappellai ses sermens ; elle ne s'en souvint que pour s'en repentir, que pour les détester : j'eus recours aux larmes, aux prieres ; elles ne servirent qu'à la rendre plus infléxible.

Cratisthene arrive, & nous trouve dans cette agitation : il joint ses efforts aux miens. Ismene est émue, & non persuadée. Le danger ne l'étonne point ; mais le devoir l'arrête. La nuit s'avance, l'heure se passe ; je vais de l'un à l'autre, je prie, je menace, je ne gagne rien. J'en demande pardon à l'Amour. Dans le désordre où j'étois, je fus tenté d'user de violence. Je songe qu'elle criera peut-être, & qu'on pourra nous entendre : un motif plus pressant encore me retient ; j'ai peur de lui déplaire. Enfin, après une résistance opiniâtre, & lorsque nous n'espérions plus de la réduire, elle apprend que Cratisthene doit nous accompagner. L'Amour attendoit ce moment pour vaincre. Elle me tend la main : nous sortons sans être apperçus ; nous nous rendons au port ; nous entrons dans le vaisseau. Jupiter,

dîmes-nous d'une voix unanime, protege deux Amans infortunés, que la rigueur du sort, ou plûtôt que ton Oracle chasse de leur patrie. Et toi, Neptune, ordonne aux flots de les respecter.

On fait voile : le tems étoit calme, la mer tranquille ; il sembloit que nous fussions portés sur les ailes des zéphirs. J'étois si pénétré d'amour, si transporté de plaisir, qu'oubliant tous mes maux passés, je croyois mon bonheur hors d'ateinte. Couché aux pieds d'Ismene, la tête apuyée sur ses genoux, je me livrois aux transports les plus délicieux ; mon ravissement me tenoit lieu de sommeil. Que cette nuit eut de charmes ! Que son obscurité perdit & cacha de faveurs innocentes !

Ainsi se passérent deux jours. Qu'Ismene fut trouvée belle ! Qu'elle fit naître de désirs ! & que j'excitai de jalousie ! Il y à avoit parmi nous un peintre fameux, qui passoit à la Cour du Roi de Perse. Pour y faire honneur aux beautés Grecques, il demanda à Ismene la permission de la peindre. La rapidité du travail ne nuisit point à la perfection



de l'ouvrage. C'eſt Iſmene ; elle reſpire, elle flatte, elle enchante. Objet des vœux de toute l'Aſie, elle en va triompher. Quelle idée flateuſe pour un Amant ! Je vois ſa gloire, je la partage : bientôt, par un mouvement contraire, cette gloire m'afflige, je ne puis ſouffrir que ſon portrait tombe entre les mains des Babares ; ils n'en ſont pas dignes : tout ce qui reſſemble à Iſmene ne doit appartenir qu'à Iſmenias. Le Peintre remarqua mon trouble : il avoit remarqué mon amour ; nos feux ne ſe contraignoient point. Je connois, me dit-il, toutes les délicateſſes des Amans, j'ai aimé : voilà le portrait d'Iſmene ; poſſedez-le ſeul, je vous le donne.

Déja les Matelots, découvrant la terre, rempliſſoient l'air de cris d'allégreſſe. Déja Cratiſthene nous montroit le Temple de Junon, qui dominoit ſur tous les édifices de la Ville où nous devions aborder. C'eſt-là, nous diſoit-il, que dépoſitaire de vos ſermens, la Déeſſe va bientôt vous unir pour toujours. Dieux de l'Olympe, Dieux de la Mer, prolongez encore un inſtant vos

faveurs. Helas! vous ne m'écoutez point.

Le Ciel s'obscurcit, les vents se déchaînent ; une tempête furieuse se forme, elle éclate : l'air s'embrase ; l'onde mugit ; les mats se brisent ; le vaisseau s'entr'ouvre ; le trouble & l'horreur s'emparent des esprits ; nous sommes de concert avec les flots pour nous perdre ; l'art devient inutile ; la manœuvre cesse : les uns poussent des cris perçans, les autres attendent la mort dans un sombre silence ; ceux-ci, pleins de leur désespoir, maudissent les Dieux ; ceux-là se prosternent, & les implorent.

Ismene inaccessible à la crainte, l'Amour remplissoit tout son cœur, se jette dans mes bras. Je vois la mort sans pâlir, me dit-elle : les Dieux sont justes ; je l'ai méritée. Quelque prompt, quelque rigoureux que soit le châtiment, il n'égale point mon crime ; je meurs sans me plaindre : mais voyez à quel point je vous aime, je meurs sans me repentir ; ce que j'ai fait, je le ferois encore : j'ai tout quitté pour vous, Ismenias ; je ne regrete que vous : imitez mon exemple ; mourez avec courage, mourons en nous aimant : s'il est doux

de vivre avec ce qu'on aime, il eſt doux de mourir enſemble.

Le Pilote, ayant perdu tout eſpoir, aſſemble l'équipage. Les Dieux, dit-il d'une voix tremblante, les Dieux ſont irrités; notre perte eſt certaine : Jupiter arme contre nous tous les Elemens, rien ne peut nous arracher de ſes mains; ceſſons de le fatiguer par des vœux qu'il rejette. Neptune eſt moins implacable; renouvellons une coutume, qui a toujours été ſalutaire; offrons lui une victime qui ſoit le ſalut de tous : voyons ſur qui le ſort doit tomber. On applaudit à ſon diſcours, on porte avec empreſſement ſon nom dans l'urne fatale; chacun vole à la mort, pour l'éviter. Le premier billet qui ſortit du vaſe terrible : Aurai-je la force de le dire ſans expirer? Le premier billet fut celui d'Iſmene.

Accablé de la plus affreuſe douleur, je l'emporte au fond du vaiſſeau, réſolu de me faire déchirer en mille piéces plûtôt que de la rendre. La crainte rend cruel. Ceux qui la veille auroient donné leur vie pour lui plaire, ſont les premiers à ſolliciter ſa mort. On crie hautement que la religion eſt offenſée: on s'imagine

que chaque moment qu'on différe ajoute à la violence de la tempête. Cratisthene veut parler pour elle ; au lieu de l'écouter, on le menace de le précipiter lui même.

Cependant Ismene se débarrasse de mes bras. Je ne puis la retenir. Elle fend la presse & s'adressant au Pilote : Nouveau Ministre des Dieux, lui dit-elle, leurs droits ne seront point violés. Ne crains aucune résistance de ma part ; la vie d'Ismenias est attachée à ma mort. Fais ta charge : Neptune demande sa victime, elle est prête ; qu'attens-tu pour l'immoler ? Ce furent ses dernieres paroles. Deux Matelots la saisirent. Que faites-vous, cruels ? Déja la mer a reçû sa proye. Dieux ! Approuvez-vous ces horribles Sacrifices ? Ou, si vous les détestez, que ne perdez-vous les impies, qui vous deshonorent en vous les offrant ! Vous faites cesser l'orage ! Le salut des mortels dépend-il d'un crime ? Et vous, monstres, qui m'arrêtez, vous avez raison de vous oposer à ma fureur ; elle rendroit inutile cet affreux bienfait. Le Pilote m'impose silence ; je veux m'élancer sur lui. Qu'on l'enchaîne, s'écria-



t-il. A ce mot, je me fais des armes de tout ce qui me tombe sous les mains. Les Furies m'animent, leurs serpens sifflent autour de moi, l'épouvante & l'horreur les accompagnent. Ce nouveau danger paroît plus terrible que le précédent.

Mes forces me trahirent; je fus accablé par le nombre. Il falloit du sang à ma vengeance; on me force de la borner à des cris impuissans. Pour s'en délivrer, on aborde, on me met à terre. Cratisthene! on ne vous permit pas de m'y suivre; si quelque chose avoit pû me consoler, vous auriez été ma consolation.

La douleur, portée à l'excès, rend insensible : je garde un silence stupide, je reste sans mouvement. Etat funeste, & plus cruel que l'agitation la plus violente. Bientôt mon désespoir reprend de nouvelles forces, les rochers retentissent de mes rugissemens; les Lyons & les Ours y répondent; les Dieux les entendent, & n'en sont point touchés. Les supplices de ces illustres criminels, que leur justice poursuit sans relâche, sont plus doux que les miens; je porte tout l'enfer dans mon cœur. Eh! de quoi suis-je coupable? J'aimois, j'aime en-

core ; ce sont-là tous mes crimes. O Jupiter ! depuis quand les cœurs tendres sont ils l'objet de ta vengeance ? T'imiter, est-ce t'offenser ? Et vous, Déesse de la mer, souffrez-vous que Neptune vous donne une Rivale ? Nos intérêts sont communs ; rendez-moi Ismene. Amour, que fais-tu ? Jalouse de la beauté d'Ismene, ta mere te retient dans Paphos. Elle s'étoit donnée à toi ; tu me l'avois promise. Ignore-tu qu'on nous l'enleve ? Vole au fond du Palais du Dieu des mers : redemande ton bien, il n'osera te refuser. Mais que fais-je, pourquoi m'adresser à des Dieux cruels & sourds ? Ismene, vous n'êtes plus : j'ai causé votre mort, la mienne seule peut expier mon forfait ; si je la différe, c'est pour prolonger ma misére : je vous retrouverois dans l'Olympe, ou dans l'Elisée, & je n'en suis pas digne.

Le seul Dieu, dont je n'implorois pas le secours, eut pitié de moi. Ami des mortels, souvent il prévient leurs désirs, pour se donner à eux. Sa puissance est sans bornes : il triomphe de ceux mêmes que l'Amour n'a pû soumettre.

il régne parmi le tumulte affreux des armes : le bruit effroyable des tempêtes mutinées ne peut le troubler. Jupiter même le respecte ; & c'est par sa faveur que les plus infortunés, malgré la fortune & le destin, deviennent des Dieux.

Je jouissois d'un repos trop doux pour être durable. Tout-à-coup une lumiere éclatante m'environne : l'Amour fend les airs, & me montre Ismene. Cesse de te plaindre, je te la rends. Il dit & s'envole. Les yeux attachés sur Ismene, je goûtois le plaisir de la voir, sans pouvoir l'exprimer : il me sembloit qu'elle-même faisoit de vains efforts pour me parler. Nous ne perdions rien l'un & l'autre dans ce silence involontaire. Nos regards, nos soupirs, nos transports en étoient plus vifs, plus enflammés, plus ravissans. Ismenias, me dit-elle enfin, je vis & je vous aime. Quoi m'écriai-je, c'est vous .... Tout disparoît ; je me trouve à mon reveil dans un vaisseau au milieu d'une foule de Corsaires Ethiopiens, dont je suis esclave. Ainsi, Dieux cruels vous vous jouez des foibles hommes. Cependant je m'étonne du calme

qui régne dans mon cœur ; je ſuis triſte, mais d'une triſteſſe paiſible ; & dans le moment même où je ne dois plus rien eſpérer, je me livre malgré moi, tout entier à l'eſpérance.

Une rame à la main, je regardois douloureuſement les compagnons de mon infortune. Trop foible pour partager leurs travaux, je n'en étois que ſpectateur. Eh ! quoi me dit un Barbare, en me frapant, penſes-tu qu'on t'ait mis là pour reſter oiſif ? Je trouvai des forces dans mon épuiſement ; ſes coups ceſſerent. O Soſtene, les Dieux vous vengent cruellement de l'injure que je vous ai faite ! O mon pere, n'apprenez jamais l'état honteux où votre fils eſt réduit !

Le vaiſſeau ſur lequel j'étois parti d'Eurycome, après avoir relâché, pour reparer les déſordres de la tempête, continuoit ſa route : nous lui donnâmes la chaſſe ; nous l'atteignîmes ; nous vînmes à l'abordage : un combat de deux heures nous en rendit maîtres. Je ſçai que la vengeance n'apartient qu'aux Dieux ; je ſçai qu'ils ſe la ſont réſervée : mais j'étois ſi irrité contre le Pilo-

te, ce cruel auteur de tous mes maux, que je ne pus le voir esclave sans quelque plaisir. Ce plaisir inhumain fit bientôt place à de nouvelles douleurs. Cratisthene, blessé, mourant, s'offre à mes yeux : on visite ses playes ; on les juge mortelles ; on veut le jetter à la mer. Je m'écrie que c'est un Grec illustre. L'espoir de la rançon suspendit sa mort : les Dieux & mes soins lui rendirent la vie.

Le jour suivant les Pirates tinrent conseil : une petite ville, qui paroissoit sur la côte, fut la victime de leur fureur & de leur avarice. Ils la surprirent de nuit ; hommes, femmes, enfans, tout fut réduit en servitude : on pille, on massacre, on brûle. Cette ville infortunée n'est plus qu'un monceau de pierres que les flammes dévorent.

Rentrés dans le vaisseau, ils partagent leur butin : les jeunes gens sont mis à la rame ; les filles & les femmes sont séparées, celles-ci, pour être vendues ; celles-là, pour servir aux plaisirs de leurs Maîtres. Les vieillards, ou ceux que leurs blessures rendent inutiles, sont égorgés sans miséricorde &

jettés à la mer. Mes malheurs n'avoient point épuisé mes larmes : ce spectacle m'en arracha ; elles les offenserent, & je portai la peine de ma pitié.

Jusqu'où n'alla point l'excès de leurs débauches ! Je frémis encore au souvenir de leurs discours & de leurs actions. Je disois à Cratisthene : Les impies se punissent eux-mêmes de leur impiété ; l'yvresse & le sommeil livrent nos Tyrans entre nos mains : ayons le courage de vouloir être libres, nous le sommes. Cratisthene m'approuve ; nous en parlons à nos Camarades. Les uns, mais en petit nombre, brûlent de se joindre à nous ; les autres, presque tous, ames viles & découragées, préférent l'esclavage à une entreprise facile & glorieuse. Qui le croiroit ! Il y en eut d'assez lâches, pour vouloir avertir ces Barbares du complot qui se formoit contre eux. Ils ignorerent pourtant le danger qu'ils avoient couru.

Les vapeurs du vin dissipées, ils songent à se défaire de leur prise. On arbore un pavillon de paix ; on entre dans le port d'Artycome ; on donne & on

réçoit des ôtages. Bientôt se forme un marché spacieux, où s'exposent des meubles de prix, des vases d'or & d'argent, & tout ce qui peut servir aux besoins, ou au luxe des hommes; on se les dispute, on se les enleve : la cupidité ne trouve rien de trop cher.

Les Esclaves étoient restés à bord. Ce peuple voluptueux fit peu de cas de nous. Cratisthene, c'étoit le plus beau des mortels, fut le seul qu'on acheta. Personne ne voulut de moi; j'étois réservé à de nouvelles aventures.

Artycome est célébre par un Temple de Diane. A l'entrée de ce Temple est placée une figure d'or, qui représente la Déesse au naturel. Sa tête est couverte d'un casque; d'une main elle tient un bouclier, une lance de l'autre : sous ses pieds coule dans un bassin de porphire une fontaine, dont les flots sont toujours agités. C'est-là que les Pirates vinrent éprouver les jeunes filles qu'ils vouloient vendre. Epreuve délicate! dont toutes néanmoins sortirent à leur honneur. Protectrice de la chasteté, vous ne les déclarâtes vier-

ges, que pour les livrer à l'ignominie?

Quelque tems après je fus témoin de cette cérémonie : en voici le détail. Celles qui osent tenter l'aventure, couronnées de laurier, revêtues d'une robe blanche, entrent dans la fontaine : leur innocence fait leur gloire & leur salut. Diane leur sourit, & leur tend la main ; elles sortent au milieu des applaudissemens : mais la Déesse jette un regard sévére sur les coupables. Intimidées à la vûe de la lance terrible qui les menace, elles se plongent dans les flots, qui se dérobent sous leurs pas chancelans ; leur couronne tombe ; elles sont l'objet de la risée & du mépris : quelquefois même, faute de secours, elles y périssent malheureusement.

Les ôtages rendus de part & d'autre, les Corsaires se rembarquent avec leurs trésors. Fiers de leurs derniers succès, ils méditent de nouvelles entreprises. Déja les compagnes infâmes de leurs plaisirs ont dévoré leurs détestables richesses. Tremblez, malheureux Grecs, qui dans le sein de vos familles vivez avec confiance. La protection de vos

Dieux domeftiques ne peut vous défendre ; les fers ou la mort vous attendent.

L'orage tomba fur toi, déplorable ville de Silene : tes vins précieux te rendoient fameufe ; ils cauferent ta ruine. Tu pouvois te fauver en les abandonnant au pillage ; tes habitans compterent trop fur leur valeur ; elle ne leur fervit de rien : ils furent tous égorgés. Bientôt tu feras vengée.

Nous vîmes ces fcélérats affis fur le rivage, célébrer par dérifion de criminelles Orgyes. Bacchus ne put fouffrir que ces miférables profanaffent impunément fon culte & fes myftéres. Il trouble leur raifon : pleins de fureur, ils oublient qu'ils font freres, ils courent aux armes, ils s'attaquent & tombent acharnés les uns contre les autres. Le combat des Centaures, fut moins fanglant. Une troupe de Grecs, les Grecs auffi fe mêlent de brigande, vient fondre inopinément fur eux, & acheve de les exterminer.

A cette vûe nous pouffons de grands cris de joie : nous brifons nos fers ; & croyant trouver des libérateurs dans les

meurtriers de nos Tyrans, nous allons nous jetter entre leurs bras. Nous ne fîmes que changer d'esclavage. En vain nous réclamons les droits de notre naissance & de notre commune Patrie : ils ne nous écoutent point ; ils nous font rentrer dans le vaisseau, dont ils s'emparent, & nous conduisent à Daphnipolis.

Daphnipolis est consacré à Apollon & à Daphné. Son amour pour cette Nymphe est trop connu, pour que je m'arrête à en retracer l'histoire. C'est dans l'enceinte de son Temple que nous fûmes exposés en vente. Je me jette à genoux ; je lui adresse cette prière. Fils de Jupiter, tu vois mon infortune ; sois-en touché. Déja deux fois Esclave, je suis menacé d'une troisiéme servitude : ne souffre pas qu'un Envoyé de ton pere gémisse dans les fers ; attendris le cœur de mes nouveaux maîtres : qu'ils songent qu'il sont Grecs, & que je le suis comme eux. Dieu puissant ! aux regards duquel rien n'échappe, qu'est devenue Ismene ? Si la Parque a tranché ses jours, ce n'est point un Dieu qui a ordonné sa mort ; tu peux réparer le crime des hommes, tu

peux me la rendre. Les maux, que l'Amour t'a fait souffrir, te doivent rendre sensible aux miens. L'heure d'être exaucé n'étoit point arrivée. On m'arrache de l'Autel, pour me livrer à un Citoyen, qui m'avoit acheté ; il s'appelloit Dymas, & sa femme Criséis.

La curiosité est le partage de son sexe. A peine suis-je entré, qu'elle me demande qui je suis, d'où je viens, & par quel hazard je me trouve leur Esclave. Je baisse les yeux, je la prie modestement de m'epargner un récit douloureux, qui n'auroit rien d'intéressant pour elle. Dymas, je ne puis l'appeller mon maître, Dymas nous écoutoit ; mon refus l'offense. Il me regarde d'un air menaçant. On vient lui dire qu'on a servi : il m'ordonne de le suivre. J'obéis. Ainsi cet Ismenias, qui quelques mois auparavant, Ministre de Jupiter, & comblé de gloire, s'étoit vû le premier à la table de Sosthene ; cet Ismenias servi, aimé par Ismene, confondu parmi de vils Esclaves, se trouve dans sa propre Patrie, destiné aux emplois les plus hu-

milians. Fortune ! ce ſont là de tes jeux.

A la fin du repas il fait ſortir ſes autres Eſclaves : je reſte ſeul. Je veux, me dit-il, que tu me contes tes aventures : elles m'amuſeront juſqu'à mon ſommeil; ſur-tout ſonge à ne point l'interrompre. Cet ordre impérieux me fait ſentir plus amérement que je n'avois encore fait, toute la rigueur de mon ſort. Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs : mon cœur ſe ſerre ; je n'ai pas même la force de me plaindre. Sçache, continua-t-il, que tu es mon Eſclave, & fait pour m'obéir : parle, ou crains qu'un châtiment digne de ton inſolence, ne t'apprenne ton devoir. Un maître irrité eſt un ſévére Précepteur. O Dymas, m'écriai je, que les Dieux jugent entre nous ! Je ſuis Grec : vous n'avez de droits ſur moi que ceux que vous donnent mon malheur, & votre injuſtice ; voulez-vous, plus cruel que les barbares qui m'ont vendu, m'ôter une vie qu'ils m'avoient laiſſée malgré moi ? Frapez ; né libre, je crains moins la mort que l'eſclavage. Ma fermeté plut à Criſéis : elle intercéda pour moi : Dymas s'endormit, &

j'en fus quitte pour des menaces.

Criséis n'étoit plus jeune. Il étoit aisé de voir en la regardant qu'elle avoit été belle; elle croyoit même l'être encore, mais sans vouloir qu'on le crut : elle étoit douce, compatissante ; j'en reçus des marques de bonté qui me pénétrerent de de reconnoissance, & si je ne lui appris point tout ce qui me regardoit, je lui en dis assez pour qu'elle me sut gré de ma confiance.

Dymas, qui ne m'aimoit point, me chargeoit des travaux les plus pénibles; sans cesse occupé, je n'osois m'échaper un instant, pour rêver à mes infortunes. Couvert de mauvais habits, couché sur la terre, réduit à la nourriture la plus grossiére & la plus dégoutante, je devois succomber. Les Dieux en ordonnerent autrement : j'éprouvai même, que si du sein des plaisirs naissent les amertumes, du sein des amertumes naissent les consolations.

Il y avoit cent jours que j'étois dans cet état. La Fête de Jupiter approchoit. Quel souvenir pour moi ! On ne la célébre point à Daphnipolis : mais on y cé-

lébre celle de Daphné. Les cérémonies en sont presque les mêmes : toute la différence consiste dans le choix des Envoyés ; ceux de Daphnipolis peuvent être mariés, ceux d'Euricome ne doivent point l'être. Dymas fut nommé pour Articome. Pendant qu'on prépare toutes choses pour son voyage, Criséis, je ne sçai quelles étoient ses vûës, lui dit, en me regardant : Cet Esclave paroît avoir de l'esprit ; il est sage, il parle peu : mais il est si triste, que je vous conseille de le laisser ici. Un Esclave mélancolique est toujours d'un mauvais augure pour son Maître ; c'est du moins un objet désagréable que vous auriez devant les yeux. Cependant, comme il se vante d'avoir été autrefois Envoyé de Jupiter, il pouroit vous être utile; consultez-vous. Dymas lui répondit : C'est l'ordinaire des Esclaves d'être vains & menteurs; celui-ci cherche sans doute à se faire valoir. Est-il vrai, continua-t-il en se tournant de mon côté, que tu te sois vû honoré du ministere dont je suis revêtu ? Prens garde d'ajouter le mensonge à tes autres défauts. O Dimas, lui dis-je, me préfer-

vent les Dieux de vous en impoſer. La Fortune a pû me rendre malheureux : mais elle ne pourra jamais chaſſer la vérité de mon cœur. Ne jugez point des hommes ſur les apparences : la vertu ne dédaigne point les habits d'un Eſclave. Oüi, pourſuivis-je, j'ai été l'Envoyé de Jupiter, & j'ai reçû tous les honneurs que vous allez recevoir : ils ont été la ſource de ma miſere ; puiſſent-ils être la ſource de votre félicité.

Ces paroles l'adoucirent. Il me fit d'autres queſtions : il parut ſatisfait de mes réponſes ; je lui devins cher, parce que je lui devins néceſſaire.

Criſéis vouloit venir avec nous ; Dymas s'y opoſa : nous partîmes ſans elle, & je ne la revis plus. Arrivés à Articome, on eut le même empreſſement à le recevoir. Soſtrate eut la préférence, Soſtrate le citoyen le plus riche & le plus illuſtre de ſa Ville. Il épuiſa toute ſa magnificence pour ſon nouvel Hôte. Ainſi m'avoit reçû, ainſi m'avoit traité Soſthene. O Dymas ! il ne manquoit à votre gloire que d'être ſervi par Iſmene ! que dis-je ? Iſmene vous ſervit,

elle vous servit comme Esclave: mais vous l'ignorâtes alors.

Rhodope, fille de Sostrate, avoit mille charmes; & depuis que les Dieux avoient enlevé Ismene à la terre, elle en faisoit le plus bel ornement. Quelque éclatante que fût sa beauté, les qualités de son ame la faisoient oublier. Je la regardois, je l'écoutois avec admiration : mais mon cœur ne partageoit point la surprise de mes sens. C'étoit Venus: mais ce n'étoit point Ismene. Amour, tu sçais qu'elle n'est jamais sortie un moment de ma pensée, & que je n'ai jamais cessé de la pleurer.

Les plaisirs qu'on procuroit à Dymas me donnoient quelque relâche ; j'employois ce repos extérieur à m'abandonner au noir chagrin qui me dévoroit. Un jour croyant être seul dans le jardin de Sostrate, je donnois un libre cours à ma douleur. Je disois : Dieux ! n'êtes-vous point encore satisfaits? Votre vengeance est-elle éternelle comme vous? Malheureux que je suis! ma sensibilité s'augmente à mesure que s'augmentent mes peines. Que j'envie le sort de ceux

qui souffrent sans espérer de fin à leurs maux ! L'espérance trompeuse qui me séduit, est plus cruelle mille fois que le plus affreux désespoir.

Rhodope se promenoit aux environs : elle entendit mes plaintes, elle en fut touchée, elle m'apella. J'avois conservé cet air d'ingénuité que donne la naissance, & que la fortune ne peut effacer. Je l'aborde, & lui demande en soupirant ce qu'elle veut du service d'un malheureux, que le destin a mis hors d'état de lui en rendre. Atracés, me dit-elle, c'étoit mon nom d'Esclave, il n'est pas difficile de juger en vous voyant que vous êtes dans une situation indigne de vous ; & si je ne me trompe, l'esclavage n'est pas le plus grand de vos maux : puis-je les adoucir ? Je vous offre tous les secours qui dépendent de moi. Généreuse Rhodope, lui répondis-je, c'est le propre des cœurs bien faits de s'attendrir sur le sort des miserables ; votre pitié ne tombe sur moi, que parce que je suis du nombre. J'en connois tout le prix : mais je n'en suis pas digne ; mais je ne puis en profiter. Les Dieux, donc

vous êtes l'image, les Dieux, s'ils peuvent encore faire quelque chose pour vous, récompenseront vos bontés : je n'ose les en prier ; je craindrois que mes vœux ne vous devinssent funestes. Je n'avois plus la force de retenir mes larmes ; je voulus me retirer : je me reprochois un entretien dans lequel Ismene n'avoit point de part. Rhodope me retint. Si j'avois, reprit-elle, la puissance de ces Dieux, dont vous dites que je suis l'image, vous seriez libre, ou du moins heureux ; elle rougit, & baissa les yeux. Hélas ! lui dis-je, l'un m'est indifférent, l'autre est impossible. Vous avez donc, ajouta-t-elle, bien mauvaise opinion de mon pouvoir ? Non, lui répondis-je : mais fussiez vous un Dieu, que pourriez-vous seule contre tous les autres ? Atracés, poursuivit-elle, vous croyez vos maux sans remede ; c'est l'erreur de tous les malheureux : apprenez-moi vos infortunes ; je ne sçai si l'intérêt que j'y prends me fait illusion : mais je pourrois presque vous répondre qu'elles finiront plûtôt que vous ne pensez, & que je contribuerai à les faire finir. O

Rho-

Rhodope, m'écriai-je, entraîné par un attrait invincible, je ne puis vous rien refuser; il m'en coutera des pleurs, peut-être la vie : mais vous serez satisfaite.

Rhodope donnoit une attention merveilleuse au triste recit de mes aventures. Quelle que fût sa beauté, il me sembla qu'elle étoit jalouse de celle d'Ismene; elle se troubla à la vue de son portrait: je l'avois encore; elle le regarde, l'examine, & me dit froidement: cette personne est trop belle, on l'a flatée. Non, repris-je, on ne l'a point flatée; mais elle n'est plus. A ces mots, un nuage épais se répand sur mes yeux, je perds connoissance. Rhodope appelle du secours, on m'emporte sur le lit de Dymas. Atracés, me disoit-elle, aurois-je causé votre mort? Elle m'essuyoit le visage, elle mettoit ses mains sur mon cœur, pour le ranimer; ses larmes couloient malgré elle. Je reviens : mais ne pouvant soutenir la lumiere, je retombe dans une seconde foiblesse: une main plus puissante que celle de Rhodope m'en retire encore : j'entends une voix qui me frappe; je crois la reconnoitre : je porte mes re-

gards mal assurés de côté & d'autre ; je les arrête sur une jeune Esclave, nommée Scylla, qui s'empresse à secourir Rhodope évanouie ; je lui trouve tous les traits d'Ismene : c'est elle ; je n'en puis douter. Idée flateuse, vous ne durâtes qu'un moment ! Bientôt j'accuse mes yeux d'imposture ; & ce plaisir, qui vient de me charmer, ne me paroit plus qu'une illusion où m'égare encore la cruauté des Dieux.

Les Esclaves de Rhodope l'avoient emmenée. Dymas arriva ; j'étois pâle, abbatu : mais cet homme, dont la fierté naturelle étoit augmentée par les honneurs qu'on lui rendoit, ne s'abaissa point à jetter les yeux sur un Esclave ; il ne s'aperçut de rien.

Dès qu'il me fut permis de rentrer dans le jardin, j'allai rêver en liberté à ce qui venoit de m'arriver. Je n'osois, ou je ne voulois pas approffondir les sentimens de Rhodope : ce qui n'est point l'objet de nos désirs, ne nous donne ni crainte ni esperance ; j'étois si malheureux, que je ne pouvois ni cesser de l'être, ni l'être plus que je l'étois.

L'Esclave que j'avois vûë me revenoit sans cesse dans l'imagination ; je me voulois du mal d'y songer, je ne songeois qu'à elle. Je me demandois ce que Scylla avoit de commun avec Ismene, & par quel caprice un bonheur chimérique me dédommageoit d'un malheur réel ; je me le demandois inutilement. Je ne consultois point ma raison : je craignois qu'elle ne dissipât une erreur, qui m'étoit trop chere, pour y renoncer ; il m'étoit plus doux de consulter mon cœur. Cependant je n'étois pas satisfait de ses mouvemens, il y avoit du trouble & de l'incertitude ; je ne sçavois plus à quoi me fixer : mais enfin ma raison reprit tous ses droits, & j'eus honte de ma folle crédulité. Non, disois-je, Ismene ne vit plus : trop occupé de son idée, je me suis laissé surprendre par une foible ressemblance ; les Dieux ne l'auroient pas retirée des gouffres de la mer, pour la livrer à l'esclave : ils l'auroient transportée à Aulycome : ils l'auroient renduë aux larmes de Panthia. Ismene est morte, continuois-je : le Ciel est trop avare de miracles, pour

en faire un ſi grand en ma faveur ; ne ſongeons qu'à pleurer ſa mort.

Rhodope ne me laiſſa pas ignorer long-tems que j'avois ſçû lui plaire. Devois-je m'attendre à ce nouveau caprice de l'Amour ? Dieu cruel ! quelle funeſte flamme allumes-tu dans ſon ſein ? Ne te plais-tu qu'à faire des malheureux ? Rhodope, vous aimez un Eſclave ! Vous aimez un ingrat ! Ah ! vous étiez digne d'un meilleur ſort.

Charmée que ma naiſſance répondit à un mérite que je ne devois qu'à ſa prévention, elle ſe perſuade qu'Iſmene morte ne tiendra point contre ſa beauté, contre le don de ſon cœur & de ſa main ; elle ne voit plus d'obſtacle à ſa paſſion, elle me cherche, elle veut me l'apprendre. Je l'évitois, non que je la ſoupçonnaſſe de tant de foibleſſe : mais elle étoit aimable ; & la plus légere diverſion à ma douleur me paroiſſoit un crime.

Elle ne put réſiſter à ſa tendre impatience ; elle m'écrivit. Scylla fut chargée de m'apporter ſa lettre. Iſmenias, me dit-elle en me la remettant, Rhodope ma maîtreſſe vous ſaluë. Quel ſon de

voix ! Quelle vuë ! O Ciel, m'écriai-je, les morts reviennent-ils à la vie ? Est-ce vous, chere Ismene ? Eh ! quelle autre me connoîtroit ? Eh ! quelle autre feroit sur mon cœur l'impression que vous y faites ? Quel Dieu vous rend à mon amour ! Rhodope ne lui donne pas le tems de me répondre : elle nous apperçoit ; elle n'a pas la force de se refuser au plaisir de me voir, & de me parler. Elle se dit avec complaisance que j'ai lû sa lettre, que je sçai qu'elle m'aime, que je partage ses transports ; elle vient à nous.

Sa présence nous trouble ; nous passons rapidement de la joye à la surprise : elle remarque notre émotion, elle nous regarde, elle est interdite ; la colere éclate dans ses yeux, nous tremblons. Ismene par une présence d'esprit admirable nous tira d'embarras dans une conjoncture si délicate. Notre désordre vous étonne, lui dit-elle ; vous nous plaindrez, quand vous en sçaurez la cause. Ismenias est mon frere. Séparés l'un de l'autre par la cruauté du sort, nous n'espérions plus d'être réunis : mais

hélas! pardonnez à nos larmes; le plaisir de nous revoir céde à la douleur de nous trouver Esclaves.

Rhodope se calme, ses soupçons se dissipent, elle me félicite d'avoir une sœur si charmante; & ne doutant point que l'espoir de la liberté ne l'engage à la servir auprès de moi, elle la comble de caresses. Ismene dissimule, & promet tout. Leur entretien fut long: je ne l'entendis point; elles s'étoient éloignées de quelques pas. Je les regardois. Quelles étoient belles toutes deux! Ismene ne s'en offensera pas: tout autre que moi n'auroit pu mettre de différence entre elles.

Qu'une Amante se laisse aisément tromper par les apparences! Rhodope se croit sur le point d'être heureuse; la joie augmente ses charmes. Elle cherche dans mes yeux quelques regards passionnés, qui l'assurent de sa conquête; elle n'en trouve point, elle veut s'en plaindre: un reste de pudeur la retient, elle part & nous laisse seuls.

Belle Ismene, dis-je alors, satisfaites ma curiosité; aprenez-moi par quel

heureux événement vous avez échappé à la fureur de la mer, & par quelle injustice du sort vous êtes Esclave dans la maison de Sostrate. Non, me répondit-elle : le recit de mes aventures occuperoit des momens que nous ne devons employer qu'à goûter la douceur d'être ensemble, de nous aimer, & de pouvoir nous le dire ; nous songerons aprés aux moyens de nous tirer de l'état où nous sommes. Commencez par feindre d'aimer Rhodope ; flatez un amour qui peut nous être utile : ne l'aimez point ; mais faites-lui croire que vous l'aimez. Les Dieux auront soin du reste. En vérité, lui dis-je en riant, vous vous acquittez à merveille de votre charge. Vous pouvez, me répondit-elle du même ton, faire pour Sostrate ce que je fais pour Rhodope. Quoi, repris-je, Sostrate vous aime ! Que je crains les suites de cette passion ! Un Maître a de terribles droits sur une Esclave : vous êtes la sienne, je tremble. Ismenias, poursuivit-elle plus sérieusement, ne nous laissons point infecter par le noir poison de la jalousie : je ne crains point

Rhodope, vous ne devez point craindre Sostrate. On pouvoit nous surprendre, nous nous séparâmes.

Les biens sont enchaînés les uns aux autres. Le même jour je trouvai Cratisthene qui venoit de payer sa rançon. Notre joie fut égale à notre surprise; l'amour ne déroba rien aux transports de l'amitié. Nous nous rendîmes compte de nos malheurs communs; il me demanda si j'avois écrit à Thémistée. Non, lui dis-je: j'avois perdu Ismene, je ne songeois qu'à mourir; ce n'est que d'aujourd'hui que je l'ai retrouvée. Il fut étonné de m'entendre parler de la sorte: il crut que la perte d'Ismene m'avoit troublé la raison; il voulut me plaindre, & me consoler. Je le tirai d'erreur. Non, mon cher Cratisthene, non, lui dis-je, Ismene n'est point morte: mais Ismene est Esclave. Si je ne craignois de vous retarder, je vous ménagerois le plaisir de vous revoir: allez aprendre à nos parens que nous vivons, & que nous sommes dans les fers. Il me promit de travailler à faire notre paix, & d'engager Thémistée & Sosthene à venir nous déli-

délivrer. Nous nous quittâmes, après nous être fait les protestations les plus tendres & les plus sincéres, après nous être donné toutes les marques de tendresse que peuvent se donner deux cœurs unis par la simpatie, & par la vertu.

Je ne pouvois plus vivre sans Ismene : je la cherchois par-tout, je n'échapois aucune occasion de lui parler ; la confiance de Rhodope, les différentes occupations de Sostrate, obligé de sortir avec Dymas, tout nous facilitoit les moyens de nous voir. Cependant Ismene me disoit que nous devions nous conduire avec plus de prudence ; je sentois qu'elle avoit raison : l'amour m'emportoit ; elle même ne s'appercevoit pas que ses reflexions ne l'empêchoient point de rester avec moi.

La tranquillité du cœur donne de la vivacité à l'esprit ; nous avions de ces entretiens délicieux, dont les amans seuls connoissent le prix. Je lui avois dit ce qui s'étoit passé entre Cratisthene & moi. L'espérance d'une liberté prochaine nous faisoit oublier notre esclavage ; nous nous croyions déja libres : les Dieux

appaisés nous faisoient sentir d'avance, & dans toute sa pureté, la douceur des biens qu'ils nous préparoient.

Quelquefois nous parlions de Rhodope. Ismene me redisoit, en badinant, les choses flateuses qu'elle lui avoit dites de ma part; nous nous faisions des reproches de notre tromperie, & nous en imaginions de nouvelles. Si je lui volois un baiser, & je lui en volois souvent, elle me demandoit si je voulois qu'elle le portât à Rhodope. Oui, lui disois-je, en la serrant dans mes bras; & si elle veut quelque chose de plus, je ne puis rien refuser à son Ambassadrice. Non, me répondoit-elle en s'échappant, mes instructions ne vont pas jusques-là.

Je n'avois point lu sa lettre; je ne l'avois pas même ouverte. Ismene voulut la voir, je la lui donnai; nous la trouvâmes pleine d'esprit & de sentiment. Il y avoit de la passion: mais elle étoit exprimée avec dignité; les plus scrupuleux observateurs des bienséances l'eussent admirée, en la blâmant. Je disois à Ismene: Rhodope pouvoit choisir par-

mi les plus illustres des Grecs, & faire le bonheur de celui sur qui son choix seroit tombé ; je suis peut-être le seul qui ne peut l'aimer, & je suis le seul qu'elle aime. O Rhodope ! que je vous plains !

Elle nous écoutoit. Quelle fut sa douleur ! Quelle fut son indignation ! Perfides, nous dit-elle, les Dieux vous rendent justice : vous n'étiez dignes que d'être Esclaves ; craignez ma juste colere : mais pour remplir ma vengeance, il ne faut que vous abandonner à votre sort. Ingrats ! je vais appesantir vos fers & vous séparer. Non, vous ne jouirez point ensemble du cruel plaisir d'insulter à ma foiblesse : je n'écoute plus que ma haine ; & je veux, s'il est possible, vous rendre aussi malheureux que vous m'avez rendue méprisable.

Généreuse Rhodope, lui dis-je, en embrassant ses genoux, nous ne cherchons point à nous excuser : nous sommes coupables. L'Amour a fait notre crime ; il peut seul nous en obtenir le pardon : vous pouvez nous perdre, ou nous sauver. Moins nous méritons de grace, plus il vous sera glorieux de nous

en faire. Les Dieux nous ont réunis : achevez leur ouvrage ; rendez-nous heureux.

Rhodope gardoit le silence : elle voyoit couler nos larmes sans s'émouvoir ; nous attendions en tremblant l'arrêt de notre vie ou de notre mort : elle nous quitta sans le prononcer.

Cratisthene ne revenoit point : nous n'avions plus qu'un jour à rester à Artycome ; si Rhodope avoit dit un mot à Sostrate, nous étions perdus. Elle en usa bien différemment ; nous n'eûmes point dans la suite de protectrice plus zélée. O Rhodope ! puissai-je n'être plus aimé par Ismene, si jamais je perds le souvenir de vos bontés.

Nous touchions au terme de notre délivrance : elle arriva dans le moment où nous croyions en être le plus éloignés. Déja s'achevoit le Sacrifice solemnel, qui devoit terminer le ministere & les honneurs de Dymas ; il alloit partir : il m'emmenoit ; je perdois Ismene. Sur la fin de la cérémonie, on entend les cris de deux meres affligées qui redemandent leurs enfans ; c'étoient Dianthée & Pan-

thia. Leur douleur toucha ceux qui les entendirent. On s'émeut ; on murmure. Alors Softhene & Thémiſtée s'avancent vers l'Autel. Peuple aſſemblé, dit mon pere, en élevant la voix, Soſtrate & Dymas oſent retenir Eſclaves deux Citoyens : ne ſouffrez pas qu'on viole ainſi les prérogatives de la Nation ; & vous, Miniſtre d'Apollon, ordonnez qu'ils nous ſoient rendus.

Soſtrate & Dymas reclament le droit de la guerre, qui les a faits nos maîtres. Ils refuſent de nous rendre. Aſſiſtés de leurs amis, qui ſe rangent autour deux, ils ſe mettent en état de nous arracher du Sanctuaire, où nous nous étions réfugiés. Le peuple s'oppoſe à Dymas : Rhodope elle même s'oppoſe à ſon pere ; Dianthée & Panthia ſecondent ſes efforts. Le Temple retentit de voix confuſes ; la Diſcorde échauffe les eſprits ; l'injuſtice étoit prête à triompher. Le Sacrificateur ne peut appaiſer le déſordre : il fait ſigne de la main qu'il veut parler ; on l'écoute à peine : enfin le reſpect l'emporte ; on fait ſilence. Telles ſont nos Loix, dit-il, un Grec ne peut être Eſclave dans ſa

patrie ; si cependant Dymas & Sostrate ne s'en tiennent pas à ma décision, Grand Apollon, apprens-leur ta volonté suprême. Alors il se place sur le redoutable Trépied : sa raison se trouble ; ses yeux s'égarent, son corps s'agite, il tombe par terre ; & plein de la fureur divine qui l'inspire, il prononce cet Oracle, ou plûtôt cet Arrêt. Qu'Ismene & Ismenias soient affranchis : qu'on les remette à Sosthene & à Thémisthée. Notre sort n'est plus douteux ; nous sommes libres. Dymas sort en fureur du Temple, & retourne à Artycome. Au nom de Sosthene, Sostrate se ressouvient que leurs peres ont été unis par les nœuds sacrés de l'hospitalité : il se plaint obligeamment à nous du mistére que nous lui avons fait de notre naissance. On se reconnoît ; on s'embrasse ; on se félicite : la paix se rétablit, le peuple s'écoule, le Sacrificateur nous emmene tous chez lui.

Après les premiers transports de joie, on parla de nos aventures. Le Sacrificateur me pria de les apprendre à ceux qui étoient à table avec nous. Je ne me fis

point presser; & reprenant les choses depuis ma premiere sortie d'Euricome jusqu'à ce jour, je satisfis pleinement leur curiosité.

Ismene seule pouvoit suppléer à ce qui manquoit à mon récit. Notre silence lui faisoit assez voir que nous attendions qu'elle parlât ; elle sentoit qu'elle ne pouvoit s'en dispenser; mais la crainte la retenoit. Sosthene remaqua sa répugnance : les peres ne perdent jamais leurs droits ; il lui dit vivement : il falloit rougir de ce que vous avez fait, pour vous empêcher de le faire, & non pas avoir honte d'en parler. Obéissez. Ce discours augmenta sa timidité : mais malgré son trouble, elle commença de la sorte.

Quand on m'eut jettée dans la mer, les horreurs de la mort m'ôterent l'usage de mes sens : je fus long-tems le jouet des vagues, sans m'en appercevoir. Lorsque je revins à moi, je me trouvai assise sur un Dauphin, qui me soulevoit au-dessus des flots : j'étois si éperdue, que je le laissois errer çà & là. Loin de songer que c'étoit peut-être le

même qui avoit autrefois sauvé Arion, je le prenois pour un monstre qui m'alloit dévorer ; & cependant je l'embrassois étroitement. Un enfant aîlé vint se mettre auprès de moi : il conduisit à terre mon Libérateur ; je le reconnus : c'étoit l'Amour. Cruel auteur de mes peines, lui disois-je, voulez-vous m'exposer à de nouvelles infortunes ? N'ai-je point assez souffert ? Que ne me laissez-vous mourir ? Ismene, me répondit-il, vos maux sont l'ouvrage du Destin : je ne régne que sur les cœurs ; je ne puis rien contre les évenemens : vous reverrez Ismenias. Il s'envole, & me laisse sur une rive déserte.

J'y restai quelques jours : je n'attendois que la mort, lorsqu'un vaisseau se présente à ma vûe. Je leve les mains au ciel : on m'apperçoit ; on vient à mon secours : je trouve des malheureux à peine échappés à la tempête que j'avois essuyée. Quel spectacle ! n'attendez pas que je vous en retrace l'image. L'excès de leur misere ne les empêcha point d'être sensibles à la mienne non contens de réparer le désordre de mes habits, ils

partagerent avec moi quelques restes de vivres que la mer avoit épargnés.

Ils n'eurent pas le tems de respirer : des Corsaires, ou plûtôt des bêtes féroces les attaquent. Quelle résistance pouvoient-ils faire ? Leur mort suivit de près l'esclavage. Ces épouventables Ethiopiens, dont l'idée me fait encore frémir, ne réserverent que moi seule. Ils me conduisirent à Artycome. Sostrate me vit couronner de laurier, en sortant de la fontaine de Diane ; il m'acheta pour sa fille : j'ai trouvé dans sa maison la fin de mes disgraces. Charmante Rhodope, je n'oublierai jamais que vous avez été ma maîtresse ; vos bontés vous ont acquis sur moi des droits éternels. Vous m'avez rendu la liberté : mais vous n'avez point affranchi mon cœur

Ismene n'en dit pas davantage. Sostrate admira sa discrétion. Et vous aussi, lui dit-il, vous êtes ma fille. O mon pere ! s'écria Rhodope, en embrassant Ismene, vous me donnez une dangereuse sœur : mais je l'aime assez pour ne lui point envier votre tendresse. Sage Sostrate, lui dit Sosthene, que n'ai-je

aussi un fils à vous offrir ! Ce bonheur regarde l'heureux Thémisthée ; Callisthene frere d'Ismenias est seul digne de Rhodope. J'attends de votre amitié, reprit Sostrate, que vous engagerez l'illustre Thémistée à m'honorer de son alliance. La vôtre, lui dit mon pere, est si glorieuse, que je n'aurois osé y prétendre. Pendant qu'ils se donnent des marques mutuelles d'union & de tendresse, & que Panthia & Dianthée versent des larmes de joye, Rhodope me dit, sans être entenduë que de moi : Du moins, Ismenias, du moins vous serez mon frere. Je n'eus pas le tems de lui répondre ; nous remerciâmes le Sacrificateur, comme le méritoit le service important qu'il venoit de nous rendre, & nous partîmes.

Ismene voulut passer par Articome, & tenter encore l'aventure de la fontaine de Diane. Je m'oposois à une épreuvé inutile, qui retardoit mon bonheur ; elle me sçut gré de ma confiance : mais elle fut bien aise d'avoir de nouveaux témoins de sa vertu.

Nous arrivâmes à Aulycome ; j'y


4

trouvai mon cher Cratiſthene, qu'une fiévre violente avoit empêché de venir à Daphnipolis. On envoya chercher Calliſthene, qui ne s'attendoit pas que ce fût pour le rendre poſſeſſeur d'une des plus belles perſonnes du monde. Son mariage & le mien s'accomplirent le même jour; ce fut dans les jardins de Soſthene. La Grece n'avoit point encore vû de ſpectacle ſi pompeux: mais que cette brillante journée me parut longue ! Que les fêtes impatientent un Amant, qui n'attend que leur fin pour être heureux ! La nuit ne viendra-t-elle point, diſois-je à Iſmene ? Ne ſerons-nous jamais ſeuls ? Nuít délicieuſe ! déja vous êtes paſſée. Dieux ! ſi toutes celles qui la doivent ſuivre lui reſſemblent, je n'envie point votre ſort

FIN.

6.5?
Repaired · M. Elbert
10/2000

SEC